

# TEMPS-MORT

St Batsal - 1997

Vert je passe feu je démarre pan ! ça pète paf allez ! ça va bleu c'est lavé, marié, Maria, rouge sévère, boucher, saignant, bleu, l'équipe de basket-ball au maillot bleu fait circuler le ballon, il tourne et le pivot s'en empare -c'est Maria-, qui se retourne prenant à contre-pied la défense immobilisée par cette manière de pivoter qui est typique du jeu de Maria ; elle joue dans l'équipe depuis des années ; pivot incontournable - si elle quitte l'équipe c'est volontiers qu'une autre l'engagera - ; à contre-pied c'est une erreur, à contre-corps, feinte de corps, seins, bras, mains, tendus en avant et le ballon au bout, s'infiltré dans la défense ; un spectateur : hurle ; un autre, qu'elle ne connaît pas intimement mais qui vient la voir jouer chaque match, l'entretient après chaque rencontre du combat qui a été livré durant ces deux fois vingt minutes et de la guerre de Cent ans guerre des Cent jours et d'autres, combats, serbes, bosniaques, tchéchènes, palestiniens, enfin, icelui, portant cheveux bruns courts : lève les bras alors que Maria, pied d'appui poussant sur le sol, bras s'allongent, doigts se tendent ; les doigts : le ballon décolle des phalanges dans l'air et se dirige (sous le regard de l'équipe en maillot rouge -les mauvais - ; les bleus étant les bons, le rose pour les filles, bleu garçon, vert espoir, jaune cocu, rouge boucher (carrés de carrelage blanc), violet apaisement dans les salles d'attente des administrations ou mauve, indigo, noir mort, noir mariage, noir terre fertile, noir bouc noir, marron marron-moche moche moche) vers le panneau et la sphère s'élève au dessus du cercle sous les douze paires d'yeux levés, mentons en corniche, mentons dont,

un croasse tumeur bénigne et trois poils tentent de s'échapper depuis des siècles des siècles ;  
un doux comme pétale de rose juste après que la rosée l'ait rasé depuis un matin des matins ;  
un fendu paire de fesses -un spectateur l'a vu qui ouvre la bouche à la bave- illuminé par un faisceau de lumière depuis des lustres des lustres ;  
un en guidon de vélo comme les jolies colonies de vacances depuis que je suis tombé dessus la chaise en faisant pipi dans le lavabo (depuis ce temps-là ce temps-là) ;  
un à barbe comme femme à barbe depuis que des sabliers coule le sable des sabliers le sable ;  
un très pressé enduit de crème à raser depuis ce matin derrière les oreilles tout également signe des temps, qui courent ;  
voilà pour les rouges. Les bleus :  
un de la nuit des temps depuis qu'il est né qu'il est nez ;  
un très en avant qui compense une perte de temps et redouble d'ardeur dare-dare ;

un qui passe le temps que le ballon entre dans le panier depuis  
que la main étendue s'est tendue ;  
un en deuil car l'arbitre vient de siffler un temps-mort à mort  
l'arbitre ;  
un qui en peu de temps s'est tourné vers l'entraîneur avec un  
à-coup, pourquoi ? demander un temps-mort à l'instant qui  
s'tend ;  
celui de Maria qui s'affine comme sa bouche rectangulaire et les grands  
côtés verticalisés ainsi que, partant du haut du nez les deux  
mécontentes rides d'icelle qui fit le shoot en filochant dans la défense  
adverse.

Voilà pour les bleus et les rouges ; les spectateurs violets, ou mauve, indigo,  
dont au lancé de balle les rouges soutenant leurs favoris se sont levés  
atténuant ainsi le bleu enclin au sifflement et à la rigolade tant l'entraîneur  
semblait avoir fait une énorme bourde. Alors, de cette masse violette à la  
base, le bleuissant des souteneurs des maillots bleus a pris le dessus en se  
levant verts de rage qui le menton plissé qui grumelé et pachydermique et à  
couper au couteau et coagulant à Vitesse Grand V, qui : hurle à tue-tête à  
l'entraîneur ; la voix : "hydrocéphale, poule d'eau mouillée, oeuf pourri,  
bombe à eau vaseuse". Les supporters rouges, par dessous, à gorge déployée,  
s'embrassent, se moquent, montrent du menton l'entraîneur (le coach loupé),  
pouffent, éclatent, se déboutonnent le ventre, se dilatent, se tiennent les côtes  
et les agitent ainsi que des crécelles ; bossus, baleines, vaches à mâchoire  
décrochée tant les expirations sont bruyantes ; la nappe rouge sous-jacente à  
la vague bleue déferlante se gondole et se fend alors que le ballon est encore  
en l'air, la balle orange, la terre est bleue comme une orange, qui tourne à la  
périphérie métallique m'est avis que l'on nomme cela un panier, tous les  
regards y sont accrochés, toutes les mains s'y pressent à mesure que la balle  
ralentit sa course et comment cela se fait-il sur le cercle de fer que les mains  
rouges de rire tentent de resserrer et d'empêcher l'orange bleue d'y pénétrer  
tandis que les mains bleues se démènent autour du filet, c'est dire si ces gens  
de bas relief -ces terriens- s'escagassent dans les hauts fonds du cercle à  
décrocher ce genre d'animal qu'on trouve par un événement démographique  
soudain dans des mailles et qui risquent de boucher le trou du panier et, par  
là, ôter toute chance au ballon de s'introduire dans le dit trou qui est en haut,  
à ce qu'il semble, vu la direction élevée du ballon, laquelle tend les mentons  
vers le haut comme qui dirait bêtement puisque l'arbitre a sifflé. Maria, alors,  
retombe sur ses pieds sur Terre ainsi que -avec un temps de retard- les deux  
défenseurs qui avaient dressé -avec tant de retard- l'opposition de leur bras  
nus, et doux, comme le signale Maria à l'arbitre car elle se trouvait face au  
côté des bras exempt de poils, là où, peut-être, la peau est le plus sensible sur

les membres supérieurs ; peut-être, en effet, dit le juge mais chez moi c'est la zone interne du poignet qui est érogène (peau si douce que l'épaisseur semble disparaître) ainsi que la face postérieure des chevilles ; Johnny émerge alors du public violet, dont le bleu s'est à nouveau mêlé au rouge en s'asseyant de concert, et ça discute ça piaille, échange du ceci-cela, de l'arbitre quoi et de l'entraîneur qui, ça rigole et palabre, et -Johnny- se trouve maintenant debout et dit que, de son côté, c'est le périnée qui de son corps est le plus sensible et dont le plancher frissonne à la moindre phalange, et que c'est dans la posture à quatre pattes écartées qu'il est le plus accessible avis aux amateurs sans que ne gênent les parties génitales ni la raie serrée en rang serré des fesses. Johnny -point rouge- rejoint alors la masse dans la position assise bien que le ballon tourne toujours autour du panier -Maria, ayant fait remarqué la bêtise du suspense après le coup de sifflet du juge, a fait s'affaler la masse. Tous alors donnent leur point de vue, indiquent leurs goûts, et toutes les zones y passent qui ne sont pas forcément communes à l'érogénèse, comme cette demoiselle qui adore que son cardiologue lui passe la langue entre les deux feuillettes du péricarde ; c'est une demoiselle très sensible se nommant Anne-Sandrine au contraire de sa mère qui avait un poing à la place du cœur, ou un point tant il se serrait en un nœud, un poing, une femme dure, sans pitié, qui mâta plus d'un barbu et trois forgerons si connus pour leur intransigeance et dont invariablement on reconnaissait le caractère rigide et ne consentant à aucun compromis. Le soigneur de l'équipe rouge, qui lui a du cœur, invite donc Anne-Sandrine dans le vestiaire des joueurs car nous ne sommes pas au théâtre déclare-t-il à tous avec emphase, force déclamations, force gestes et attitudes, et le bois du plancher ne servira pas mon jeu tant cette matière en vous voyant, Mademoiselle, me devient étrangère et sans nœuds Le soigneur déclare son invitation et déclame son inflammation à la demoiselle, genuflexion et mouvement courbe du bras indiquant la porte du vestiaire, près des portes battantes qui permettent l'entrée dans le gymnase (nous verrons pour les bandes épaisses de caoutchouc noir) ; la jeune fille se lève, nourrissant en son sein gauche ce péricarde tant infiltré pas les cardiologues de tous poils, à la langue si compliquée aux quidams en mal d'oreillettes, en panne de valvule comme il semble à ce ballon être atteint qui ne veut pas entrer dans le cercle fixé au panneau ; cela bien qu'aucun menton ne demeure levé en sa direction ; le brouhaha continue à s'enfler des zones érogènes évoquées en duos, en duels, en groupes, un homme seul même recherche à la surface de sa peau quelque frisson qui pourrait s'étendre en frôlant de la goutte prête à tomber sous ses phalanges cette étendue pleine de trous minuscules et de poils, bien qu'il choisisse pour cette étude les zones imberbes et peu halées, moins souvent mises en lumière qu'à d'autres frottements. La foule du gymnase se fout du suspense qui pourtant continue de glisser autour du panier, c'est un monde ! tu donnes et qu'est-ce que tu as

en retour ! fais du bien à un baudet y t'enverra un coup de pied ! Le ballon, le panier et le chronomètre se concertent ; que faire ? on nous ignore ! S'éteignent alors -par magie soudaine- les lumières, les rampes et projecteurs se taisent, et un cri court se pousse, cela résonne mais n'a aucun effet, rien ne se propage chez les occupants de la salle de sport toujours devisant sur les zones excitables ; le suspense appelle alors un chat un chat, noir accompagné d'yeux jaunes soudain miaulant comme un bébé ; aucun tremblement de foule, pas de sursaut ; une porte grince qui laisse apparaître un rai de lumière -des ombres parfois viennent à le couper- ; aucune surprise ; l'acier d'un pistolet lance un éclair métallique mais d'effroi ne tremble que le trio des personnes divines -le Panier, le Ballon et le Chronomètre- à la pensée qu'elles ne parviendront à nul éveil de l'ensemble des acteurs réunis en ce dimanche en ce lieu de communion ; voyons voyons, se dit alors, en se grattant l'attente, le moment suspendu tenant l'angoisse pour une chose repoussée sans cesse -non moins que le désir chez d'aucuns-, comment faire donc, pourrait-il se faire qu'on fasse un remake des Oiseaux avec les pigeons et autres volatiles dissimulés dans les poutres métalliques du gymnase ; faire frémir les assemblages à queues-d'aronde, queues-de-pie, queues de poissons, queues-de-cheval, queues-de-cochon, de morue rat, de renard, grincer les boulons rouillés des roucoulements et jacassements couverts d'ordinaire par les cris de la foule en délire, jets d'objets, de victuailles dépassées, et jets par poignées de poudres indiennes et de multiples coloris ; en conséquence, claquements d'ailes, cris de becs, petits yeux piquant et plongeant et fondant comme aigles des corniches, de versants escarpés, d'escarpins renversants, nuées noires dans la nuit noire de l'immense pièce aux verrous fermés dont brillent les angles des pènes ; mais les hommes et les femmes continuent à palabrer des zones sensibles comme si la chair les hypnotisait avec une telle intensité qu'il n'entendent même pas Anne-Sandrine et le soigneur de l'équipe rouge dont les oui multipliés et priés les oui sous ma tunique et entre mes feuillets envahissent si pleinement la salle de sport qu'ils en arrivent à faire la lumière sur la dite salle dont pourtant s'était occupé le suspense à rendre sombre, soudainement, pour troubler les spectateurs et chatouiller d'attente leur angoisse. Et le ballon, et il tourne, et il longe, et personne ne s'en soucie, et personne ne sent cela, et Johnny note dans son carnet que l'équilibre est forcément instable puisque plusieurs forces s'appliquent à ce processus opératoire, et qu'est-ce qui se tient facilement ? pas le petit carnet et qui glisse du haut de la cuisse et un pâté et une ligne au travers et de la bouche un juron et par le centurion de Capharnaüm ! mes serviteurs d'yeux sont guéris et ils voient et enfin ils répondent à mes déclarations de désir après avoir longtemps vécu reclus en la grotte et qu'est-ce qu'ils voient qu'est-ce qu'ils voient au milieu de toutes ces jambes et rouge et bleu du public un rai de lumière coupe le gymnase en un voile vertical, poussière lumineuse, et vient

éclairer les membres inférieurs de Céline et qui n'était pas là et comme ses jambes sont délurées et comme nues gagnent en lustre les mailles de sa peau et comme sa robe est haute resserrée à la taille à boutonnage sous pattes épaules nues, décolleté en V dos et bordé de cygne, et qui sourit et le ballon tourne moins, tourne toutefois et de Johnny la tête déboussole et tout tournoie, joueuses, public et gymnase, cependant qu'en tourbillonnant rien ne s'emmêle et tout s'en mêle et puis non, les seules jambes nues se dressent sur le terrain.

Il y a deux touffes de ces membres à proximité des deux bancs vides. Autour du long siège s'éparpillent des sacs, des survêtements s'amassent, des bouteilles d'eau traînent dont une couchée et agitée de spasmes et l'eau dedans qui bute puis vient claquer dans l'entonnoir clos par bonheur sinon le liquide s'écoulerait, lors l'imperméabilité du sol étant parfaite, une nappe d'eau s'étalerait et nourrie par les spasmes du flacon gonflerait, s'étendrait et fascinée par le sec des vêtements traînant à terre deviendrait plus vaste à leur approche et irrémédiablement se ferait aspirer et apaisé alors le vêtement s'affaisserait peu, prendrait une teinte plus sombre malgré la transparence du liquide. Cela ne manquerait pas de faire s'élever quelques jurons. On chercherait même à connaître le responsable de ce méfait. Il est même possible qu'icelle bouche ayant juré s'exprime alors, soulagée, en ces termes : "ah ! c'est pas mes fringues ! (bas), (puis, plus haut) : A qui est le survêtement trempé là ?".

Autour de l'entraîneur la touffe de jambes remue, se secouent des muscles, des membres joints s'élèvent et tendus retombent, et entraîneur explique quelque chose avec ses doigts, fait glisser l'ardoise de dessous son bras et dessine un plan d'attaque. Maria se trouve un peu à l'écart, elle écoute mais son visage est levé au plafond et son bras replié vide une bouteille d'eau dans sa gorge. Soudain, de Maria les fesses se jettent en arrière et les épaules tombent bas alors que le menton se jette à l'avant et que le bras écarte la bouteille d'eau. Et voilà, encore de l'eau sur le terrain -car dans le même mouvement un jet a quitté sa bouche, pris des reflets, lors a dégouliné de son menton de la lumière, avant que de s'écraser à terre en une petite gerbe. Un peu plus que petite d'ailleurs. Sans doute une gorgée ; un peu plus qu'une gorgée. Maria s'est dirigée vers le banc et en se saisissant d'une serviette a demandé à qui était le survêtement mouillé qui traînait près du banc. Pas de réponse -mais elle ne regardait même pas ses coéquipières en les interrogeant- et la voilà qui pose le vêtement sur le banc et va essayer la flaque qu'elle vient d'étendre sur le terrain. Jette l'éponge et rejoint le groupe où l'attention est à son paroxysme bien entendu. Tous les regards sont inclinés vers l'ardoise qui se trouve au milieu de la mêlée et entraîneur se redresse et imite un shoot en levant les bras et tous les bustes alentour ont suivi le mouvement et les yeux la longue main et toutes les têtes à nouveau

s'abaissent vers l'ardoise. Maria s'est fondue à l'équipe mais ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil du côté de l'endroit qu'elle vient d'essayer d'une flaque. Elle lisse ses cheveux et les resserrent dans l'élastique. Du côté de l'autre banc, des interrogations fondamentales se posent. Réunie en un cercle ainsi que l'autre équipe, l'entraîneur n'est pas seul à parler et les joueuses se demandent de quelle couleur est leur maillot, car elles n'en ont pas le souvenir. Déjà, juste avant que leur entraîneur ne demande ce temps-mort, on sentait un certain relâchement et qui sait si ce n'était pas cette question qui déjà taraudait les esprits. Des fautes avaient été commises par les deux équipes dont certaines particulièrement vicieuses. Le croc-en-jambe sur Noémie juste à la limite de la zone ; c'était plutôt pourri comme coup, alors qu'elle allait droit au panier. Il fallait faire attention à cette grande gigie aux cheveux rasés et ça ne lui va pas du tout, d'ailleurs elle est affreuse cette nana, qui a également donné un coup de coude dans la poitrine de Sophie. Et nous aussi avons commis des fautes, bien moins violentes il faut le dire et jamais en pratiquant l'anti-jeu. Lors, tenant compte de ces considérations, qui ? étaient les bons. Qui ? étaient les méchants. Quelle équipe ? portait le maillot rouge. Laquelle ? le bleu. Quant à l'arbitrage autant ne pas en parler. Lorsque Sophie s'était écroulée en se tenant le sein gauche en grimaçant de douleur aucune faute n'avait été sifflée. Ils sont pourtant deux à arbitrer ! Et souvenez-vous que lors du dernier match, le barbu arbitrait, et déjà des erreurs, des oublis, des avantages laissés alors que. De plus, Sophie a énormément de problèmes avec cette partie haute de son corps laquelle est atteinte de fragilité et cela pose de sacrés problèmes à son copain lequel aime particulièrement les seins et les caresser et les sucer et les mordre et faire que les tétons se touchent entre eux alors qu'il salive sur la dureté et attendu que Sophie n'a pas une poitrine très développée il est nécessaire qu'il use d'assez de force en vue de les rapprocher et à peine appuie-t-il et pousse que Sophie se plaint de douleurs et il faut qu'il arrête. Oui mais l'entraîneur fait remarquer que l'arbitre ne connaît pas suffisamment la jeune fille pour tenir compte de cela et qu'il faut tenir compte de cette méconnaissance. Toutefois, ce n'est pas possible ! s'irrite Noémie, le coup de coude était visible et j'aime autant vous dire que ça fait mal. Et l'entraîneur plisse la bouche mais ne semble pas comprendre, pourtant Noémie insiste disant que la poitrine même forte est sensible et que juste un petit choc. Une fois elle avait passé toute une après-midi à la plage des Godelins -ah oui ! dit une jeune rousse, près de Saint-Quay-Portrieux, j'ai dormi une fois là-bas, à la belle étoile, et la voilà qui continue, à part, de raconter sa nuit à Sophie pendant que Noémie prolonge son histoire en s'adressant au reste de l'équipe- et après qu'elle fût bien sèche, ainsi que son maillot, elle avait décidé de partir et entrepris de se changer. Restant assise elle avait ôté la pièce du haut et enroulé le soutien-gorge à sa taille en joignant les attaches au niveau du nombril. Elle l'avait ensuite tourné

en vue de ramener les bonnets devant et fait glisser les armatures jusqu'au dessous des seins et les bras dans les bretelles. Lorsque tout fut en place elle s'était levée et c'est à ce moment qu'en se tournant vers l'escalier menant au chemin un type en secouant sa serviette lui avait donné un coup de coude et croyez bien qu'elle l'avait senti passé et le type lui avait proposé, histoire de s'excuser d'aller manger une glace ou quelque chose. Noémie avait accepté et j'vous raconte pas. Malgré cela l'entraîneur paraît perplexe et il aurait aimé aussi qu'elle raconte la suite et même il attend, la bouche ouverte comme pour encourager Noémie à faire de la sorte et que des sons s'en échappent qui décriraient un peu la suite des événements et croyez bien pourtant que les survêtements prennent facilement des reliefs mais, parmi toutes ces coquettes, il n'en semble pas gêné. Lors, que décide ? la jeune fille. Elle regarde autour d'elle et on s'agite. Fanfan est prise d'une moue avec un œil en coin vers l'entraîneur. La fille frisée -comment ? se nomme-t-elle déjà- plaque les mains sur son ventre et enfonce le maillot rouge dans le short. Elle agite maintenant la partie la plus basse de son membre inférieur. L'autre maintenant. Le mollet vibre. Sophie et la jeune rousse se séparent en riant et leurs mains claquent bien à plat les unes contre celles de l'autre. Noémie elle-même pince le tissu entre les seins et se met à le secouer en vue de donner un peu de frais ; le tissu humide fait une pointe au milieu de sa poitrine, un pic rouge et plissé. Oui, c'est cela, elles portent les maillots rouges. C'est les rouges. On est les rouges. On s'agite, on saute sur place, se détend les bras, la nuque. Le groupe se désintègre. Il n'y a que l'homme à l'ardoise qui ne bouge pas. Il claque des mains en disant allez les filles on y va et n'oubliez pas la combinaison qu'on vient de voir, allez les miss. Le match va reprendre, on le sent. Ça ne va pas tarder. On est sur le point de commencer. De l'autre, de l'autre quoi ? côté, de l'autre côté, les filles en bleu se placent sur le terrain. Les rouges les imitent, toutefois, que les positions soient différentes, les placements décalés, cela ne s'oppose pas à ce que chacune des équipes s'imitent. On ne va pas tarder. Chacune à sa place ; je t'ai dit plus tôt de te situer plus en retrait. Les arbitres reviennent déjà de la table des juges en discutant. L'un d'eux traverse le terrain. Il est maintenant de l'autre côté. Ça va commencer. Un éclair blanc se fait sur la bouche de l'arbitre. Lequel inspire. Par le nez car le sifflet occupe sa bouche. On va y aller. Le début est proche. Cela ne tardera pas. Des sautilllements et des massages et des percussions sur les membres et muscles et os, des moulinets, puis de l'autre bras et torsions de hanches, de nuques, étirements, des mains claquent et des cheveux qui se réunissent en une queue de cheval et le même geste et répété, par la même main et Fanfan qui s'applique à maintenir le chou-chou près du crâne et tirer sur chaque couette, que ce soit bien serré, que ça ne tombe pas ni ne gêne lorsqu'il faudra bouger et une tête qui se tourne vers le bord et peut-être vers une voix oubliée, oui, c'est bien une voix

qu'on connaît, une sonorité déjà entendue, un peu grave, et on se souvient qu'elle porte des lunettes et de la mèche qui vient se poser quelquefois sur la monture épaisse, ça y est le visage se forme autour de la voix, l'entraîneur vient de donner les dernières recommandations, oui oui bien sûr, elle se dirige vers l'autre ailier -il semble que ce soit Noémie- et s'arrête au bord du cercle central attendu que Noémie, non c'est Rosane, discute près de la ligne médiane avec une adversaire, un geste de la main fait s'approcher la jeune fille, Rosane, Rosane s'approche, sa longue chevelure rousse se oui, voilà, c'est la jeune rousse, Rosane, et toutes deux se tournent du côté de leur camp, montrant ainsi leur dos à l'équipe adverse et sur les visages se touchant presque les lèvres remuent, et voilà qu'en sautant pour se séparer elles frappent le plat de leurs mains et le claquement résonne dans le gymnase et jusqu'au plancher qui vibre tant la tension est puissante laquelle attend pour se relâcher le coup de sifflet. Les deux filles se sont transmises le secret, telle combinaison, tel coup étudié à l'entraînement, et répété tant et tant de fois et il faudra bien que ça fonctionne, il faut, on va réussir, malgré tous ces bras qui vont se lever, barrer tout à coup le chemin du panier, intercepter, contrer en fouettant la peau et l'épiderme encore rougi du choc précédent, les membres qui à n'en pas douter vont s'agiter et la grande gigue vraiment très moche, insupportable à regarder, affreuse, va étendre devant soi ses grandes ailes de moulin et ses manches courtes ses espèces de lambeaux de manches vont battre l'air, et à mesure que le match avancera dans le temps, que l'aiguille tournera se faisant de plus en plus pointue, la grande gigue se fera plus grande encore et des centimètres lui pousseront encore jusqu'aux cheveux qu'elle n'aura plus rasés, oublié le crâne ! on aura oublié le crâne, les coéquipières l'auront oublié, les rouges aussi, le public ne se souviendra plus de cette rondeur lisse qui brillait à l'entrée de la partie telle le plancher lequel non moins sera couvert de traces noires et dérapages et empreintes de chutes, reflets ternes de sueur séchée et ici au coin ce ne sera pas tout à fait sec avec encore des poils arrachés dont une extrémité commencera à adhérer au plancher, cette fille sera plus grande, cette gigue sera gigantesque, immensément grande et n'aura qu'à enfiler la tête dans le cercle métallique pour les empêcher de marquer, elle va mesurer dix mètres et traverser le plafond, son cou s'allongera à glisser, se faufiler entre les poutres qu'on a dit si nombreuses et enchevêtrées, et faites de tant d'assemblages, tenons, mortaises, traves et moises et transpercera le toit et choc, souffle et fracas, les tuiles volent en éclats, se brisent et un peu de poudre orange, orangée, un peu rouge, jaune frappées de la lumière du soleil et noires car elles tournoient dans le ciel bleu, vide, vide ou bleu ? le ciel vide et bleu, et certaines s'écrasent là juste aux pieds des murs de tôles métalliques et ondulées où se partagent l'ombre et la lumière, l'espace, les reliefs, et d'autres tuiles gicleront bien plus loin, catapultées jusqu'aux portes de la mairie, de la préfecture, du

château et plus loin encore entraînées vers un sol, un lieu, un territoire plus éloigné encore, prenant de la vitesse et du poids, s'écraseront en pleine campagne, là-bas, une vache s'écroulera, s'écroule, une vache s'écroule -non, elle se couche, les antérieurs d'abord puis la pointe de l'épaule, le ventre (elle est couchée)-, les tuiles vont voler partout sur la terre, à travers le monde, et droit vers le soleil brûler fondre retomber et se solidifier de nouveau en entrant dans l'atmosphère, passer par le gouffre que cet adversaire en bleu viendra creuser dans le toit et cette tuile, probablement, cette tuile posée, catapultée, ensoleillée, prise d'ombre, brisée puis reformée mais en un liquide par la chaleur du disque solaire, retombant à toute vitesse dans le vide, solidifiée, reformée, orangée, remise de sa liquidité, durcie, viendra éclater sur le plancher, le terrain, avec ses lignes, ses limites de jeu, les cercles, les zones, les poteaux, et étendra ses morceaux et une poudre pulvérisera l'atmosphère et la zone de jeu à terre et le corps des filles qui attendent que l'arbitre siffle la reprise. Certaines inclinées, les mains sur le bas des cuisses, genoux pliés, d'autres présentant d'identiques postures, ou de différentes, et voilà qu'une mèche de cheveux s'échappe du nœud qu'a fait Maria avec un ruban et glisse lentement, dépasse l'oreille, caresse la joue et vient cacher sa bouche dont on ne voyait qu'une partie des lèvres, une commissure un peu humide de transpiration et la boucle reste là, à pendre, elle prend le risque non elle ne le prend pas, ce n'est pas le moment et ? s'il sifflait le commencement, s'il ? décidait de faire reprendre la partie, Maria serait piégée et surprise peut-être par une soudaine accélération, une attaque d'entrée de jeu, et elle, avec sa mèche à la main, pas le temps de réagir et se trouverait dépassée, débordée, par une joueuse, deux rouges, trois filles, une équipe qui monte. Maria laisse donc pendre sa mèche, c'est plus prudent. Toutefois, elle la glisse derrière l'oreille ce qui amène la boucle tout contre la joue. On peut dire que c'est assez joli, séduisant, cette courbe plaît à un jeune homme du public, c'est évident ; ses yeux sont rivés à cette fine mèche brune qui se plaque sur le côté du visage telle la pointe isolée d'une engrêlure. Le garçon, afin de mieux voir, a incliné son corps afin d'éviter l'obstacle du spectateur placé devant lui, sûrement un supporter de l'autre équipe d'ailleurs. Un ennemi. Qu'il va falloir pousser un peu et que son épaule se décale, sinon ça va chauffer, c'est que j'ai envie de voir ce qui se passe moi aussi et c'est tout de même pas un supporter de l'autre équipe qui va tourmenter ce désir, et mettre à la torture ma vision et mon dos. Cette posture est très inconfortable qui me porte sur le côté, me tord, et ma nuque est forcée de briser la diagonale de ma colonne vertébrale afin d'amener ma tête droite. Mais devant l'autre se met à bouger, ce qui fait sourire de satisfaction le garçon fasciné par la mèche de Maria. Enfin il va pouvoir être installé confortablement. Et non. L'autre se replace tel que dans son dos on est encore obligé de se décaler. Voilà qu'on s'appuie sur une seule fesse et sur ce siège métallique on ne pourra pas tenir

longtemps la posture. Les ischions sont des os pointus et je n'ai pas énormément de gras de fesses, de chair, vous comprenez n'est-ce pas ? vous comprenez ? L'autre dit oui mais je n'y peux rien mon brave, changez donc de place ! Mon brave mon brave, qu'est-ce qu'il dit ce type, et il se tourne vers son voisin de côté lequel agrandit les yeux en signe d'impuissance et même trois sièges plus loin Céline se penche pour voir ce qui arrive. Et qu'est-ce qui arrive ? Qu'est-ce qui se passe ? Le garçon se fait un index dur et tape sur la partie supérieure de l'omoplate du gêneur qui en se tournant comme par réflexe et sans même encore savoir qui frappe et sans même savoir qu'on lui frappe l'épaule et sans même qu'on lui ait frappé l'épaule, aussi bien n'ayant plus à l'esprit qu'il est doté d'une épaule, en se tournant, pour rien donc, comme ça, il se tourne et c'est tout, donne involontairement un coup de genou à son voisin de devant, placé un peu plus bas et qui tord le buste afin d'interroger cette agitation postérieure. Des murmures s'élèvent d'un peu partout. Des têtes se dressent à l'extrémité de nuques prolongeant les corps qui s'allongent et c'est que s'il en va ainsi il n'y aura plus uniquement la grande fille du terrain à dépasser le mètre quatre-vingt. D'autant que dans les rangs inférieurs on se lève et que les pieds font des pointes, que d'autres plus à plat s'appliquent à l'assise des sièges et certains de ceux-là paraissent satisfaits de leur point de vue et prennent un sourire au temps qui passe mais qui ne dure pas ; car ça chauffe là-haut ; on l'avait dit ; c'était prévu ; on en était sûr ; on a tout fait pour que ça arrive ; on est venu là, assister à ce match, de toutes tailles, de tous sexes, de tous âges, de tous caractères, certains sont arrivés en retard et ont dû déranger les occupants des sièges garnis depuis au moins un quart d'heure, il y a eu de légères bousculades et certes naquirent des sourires et ce n'est pas grave allez-y, passez, et celui-ci, arrivé plus tard et dont la sœur vient d'être hospitalisée, s'est relevé pour se rendre aux toilettes, et deux fois cela suffit ! pourtant il a bien fallu qu'il passe de nouveau et regagner sa place et cela a fait s'échapper un long souffle d'agacement et de lèvres molles qui vibrent, qui plus est c'est un bleu ! il est ici pour supporter les bleus, mais peut-être pas après tout, c'est un homme et il passe, repasse, dérange et bien que le match n'ait pas démarré on voulait que le terrain soit visible, et voir les joueuses s'échauffer, et déjà on avait remarqué cette grande gigue pas belle, une si grande fille dans l'équipe adverse ça ne promet pas une partie facile, c'est un sacré avantage, davantage de son point de vue un désavantage, c'est assez agaçant et cela ne cesse pas, ainsi que ces sièges durs, et le rictus satisfait d'un spectateur en constatant que le pivot à l'échauffement marquait chaque fois, que le ballon (tiens ! le ballon) à chacun de ses tirs entrait dans le panier, traversait le cercle, rebondissait, et rebondissait encore, repris par la joueuse qui venait de marquer sans même que le ballon touche le panneau, direct, ce petit rictus était bien énervant et déjà avait fait fuser des paroles -"pendant le match, vous savez, la

précision..."- et disparu le sourire, visage transformé, rougi, et augmentation de l'activité des paupières, grimace, grande irritation -"vous verrez bien à ce moment-là, pauvre...", grossièreté sans doute, très grossièreté-, et le vêtement sur le siège -"c'est réservé oui, désolé"-, désolé mon œil, à l'instant, à la fin du temps-mort, tout au moins au moment où il semble que le temps-mort touche à sa fin le vêtement demeure sur le siège et personne n'est venu s'asseoir, vous entendez ? -mais non, l'autre, le voisin, ne répond pas ; peut-être entend-il mais pas de réponse-, s'asseoir ! personne ! alors que certains sont forcés de rester debout, et sur les côtés du terrain ! où suivre le match est assurément moins aisé, où l'on perçoit moins bien les passes, les actions, les finesses de jeu, tu vas voir si je ne vais pas t'aller m'y asseoir à ta cette place, je sens mauvais peut-être, je pue, la merde, je sens la merde, mon haleine sent l'excrément qui s'entasse en mon ventre peut-être, hein ! c'est cela ! peut-être que je suis une pourriture et que c'est visible sans même que ma bouche s'entrouvre, que trachée puis palais et ma bouche entière laisse apparaître une couleur de merde, ça se voit sur mes lèvres, ça se sent tout de suite, elles sont un peu brunes et c'est une couleur qui se sent tout de suite ? je transpire la merde par les pores de la peau c'est ça, c'est certain, mon ventre n'est qu'un lieu où l'on ne s'y dresse qu'en vue d'enseigner toutes les plus mauvaises odeurs du monde, ainsi que la sienne à ce cochon de bleu ! Et lui avec son carnet à la main qu'est-ce ? qu'il note ; et les têtes s'échauffent, une rumeur s'élève avec, parfois, des jets de mots, comme ça, ils fusent, plus haut que la chape de grognements, le manteau sourd qui s'étend dans le public et secoué en certains points et gonflant ici, se striant là ; certains sont debout, d'autres assis encore, tournés et s'agitent sur leur siège et du point où est né ce mouvement, ces mouvements, l'endroit où le trouble s'est intensifié, eh bien il n'existe même plus, il a disparu ce nœud, c'est un monde ! les deux hommes ne se voient plus, l'un se trouve assis devant et l'autre derrière et c'est tout. C'est tout autour que le malaise s'est étendu, il y a un point chaud ici, un autre là, plus loin une femme s'aide de ses mains et bras pour faire constater à son voisin que lui là-bas, deux rangs plus loin, est le responsable de la chute de la casquette maintenant à terre et qui avait atterri sur son visage plus tôt, elle imite même le geste du malfaisant en collant le biceps sur sa poitrine et lançant le bras tendu en avant, mais au bout de ses doigts pas de casquette et le voisin entreprend alors de s'incliner vers l'homme, il pense lui saisir l'oreille et le soulever légèrement mais n'en fait rien attendu que la femme lui supplie de se calmer - « je vous en supplie » -, que ce n'est pas nécessaire d'envenimer la situation, lors il s'assied, tente de se détendre, il a encore un petit mouvement et de sa bouche s'élève mougnumognupourchiu, mais non, il ne se relève pas et la femme ôte la main de la cuisse de l'être belliqueux (elle n'appuyait pas certes, et aucune pression n'exerçait, mais simplement le fait qu'elle fût posée là retenait l'homme dans la position assise

et ramenait son esprit au calme). D'ailleurs, ici et là on s'asseyait. Les fesses rejoignaient les sièges encore chauds. On époussetait l'empreinte des agrippements aux encolures. Epongeait la sueur. Replaçait des mèches. Les voix se faisaient plus basses et les bouches attendaient de s'approcher des oreilles pour laisser filer des sons (mais très faibles), et juste destinés à cette seule oreille, encore un peu rouge certes, mais rosissant, retrouvant lentement sa couleur de chair, un peu beige maintenant, blanche, recouvrant sa couleur de chair ; rouge. Doucement le calme revenait, le silence reprenait le dessus. Les chuchotements s'estompaient. Les murmures allaient cesser. Il y en eut un. Les murmures se turent et le silence fut là. Jusqu'à entendre respirer l'arbitre de champ et son souffle pénétrer dans le vide du sifflet mais qui point ne fut assez puissant pour produire un son aigu. Juste la boule prisonnière de ce vide sombre qui cognait peu aux parois métalliques. Silencieusement et vibrait. Puis il n'y eut même plus ce bruit léger ; il n'y eut plus rien. Rien. Plus rien sinon un son confus, comme un brouhaha lointain, comme si une nouvelle arrivait d'un territoire inconnu et se propageait jusqu'ici, dans le gymnase, et circulait, circulait, en tournant, sans cesse, sur du métal, sur un cercle de métal, qui serait placé sur un panneau installé perpendiculairement au plancher, et sur ce cercle, sur le bord, sans s'interrompre, tournerait un ballon, un ballon qui tourne sur un cercle, il y aurait un ballon qui tourne et suis ce contour métallique, il y aurait un ballon. Il y a un ballon. Le ballon tourne. Le jeu ne va pas tarder à reprendre. Tout le monde semble prêt. Ça va commencer. Le moment est proche c'est évident. Certain. On est là pour ça. L'arbitre inspire avec force. Gonfle le thorax. Nous nous trouvons tout près de. Maria s'impatiente, et dans l'autre équipe Noémie, Sophie, ne sont pas moins affectées de ce même sentiment nerveux. Et cela peut faire monter le doute. Oui, le doute monte chez la grande gigie, tiens ! elle n'a même pas de seins, elle n'a vraiment rien pour elle, le doute s'élève, baisse, le voilà enfin quelque part en train de remuer, le doute est là qui lui fait plisser la peau du visage, le doute se tient là en elle et dans ses plis de surface et courbe sa colonne vertébrale. La grande fille plate tord le bras et sa main masse juste au dessous de l'omoplate. La ceinture scapulaire se met en mouvement et décrit des cercles. Les cercles ; jamais de même taille et pas vraiment circulaires. Le doute a passé ce niveau et par l'atlas et l'axis se tient dans la tête et tourne. On y va ou quoi, je n'ai tout de même pas préparé mes affaires pour rien. Mon maillot a été repassé et il a fallu faire bien attention de régler l'outil sur synthétique (c'est qu'une fois, l'excès de chaleur du sabot avait décollé le chiffre dans le dos, et il avait fallu changé de fer, impossible de nettoyer le bloc de métal). Et le short dont elle a recousu l'ourlet, elle n'avait pas agi dans le vide quand même ! Elle qui ne coud jamais ! Au grand désespoir de sa mère d'ailleurs laquelle avait fait son métier de coudre et précisément continuait en ces temps pour son propre compte, et ça aidait

pour les fins de mois difficiles ; mais elle refusait de s'occuper des vêtements de Bénédicte -ainsi elle se nommait ; on venait de s'en apercevoir, ou de l'entendre, de la bouche de sa mère peut-être-, ah ça ! sûrement pas, elle était bien assez grande pour ce faire. Ce qu'elle fit. Ce qu'elle faisait. Ce que Bénédicte avait fait ce matin même et recommencé cet ourlet rebelle et qui se décousait sans cesse en cette partie du short. Sûrement n'était-elle pas douée à cela. Quoi ? encore ; des lacets neufs, blancs et solides ; des chaussettes propres et blanches et à rayures ; une culotte qui ne blesse pas l'entrecuisse vu que lors du dernier match elle avait souffert de la scie des élastiques dont les dents invisibles l'avait d'abord agacée puis pénétrée, fissurant la peau juste au dessous du vagin, et cela en chaque membre inférieur et son frère en avait été troublé lorsqu'elle lui avait fait croire que c'était lui, la dernière fois qu'il l'avait attachée, qui avait causé ces blessures et que le tissu des bas produisait moins de dégâts en frottant sur la peau que le cuir dont il avait usé cette fois, tout en étant aussi efficace -oui, mais le problème résidait en ce fait que l'été était arrivé et que maman ne possédait même plus de collants filés. Quand son frère apprit le mensonge, Bénédicte passa un mauvais quart d'heure et dura toute l'après-midi à se faire frapper et claquer les fesses et pincer les mamelons et heureusement cela s'était terminé par un coït car que ? faire alors de cette excitation si intense, où ? emmener cette naissance, cette poussée de chaleur si forte, comment ? rassasier les sens et pousser à son tour si icelui point n'eut donné de la dague ; unir ? quatre doigts et caresser, en laissant le geste au pouce de frotter le clitoris, mais était-il encore temps de pratiquer des caresses ; elle se connaissait fort bien ainsi que sa rapidité en tel cas d'accéder à la jouissance et c'est partout en son corps que la canicule frappait, de partout que se levait la fièvre, comment ? faire si son frère n'avait pas agi ; se violenter ? doucement la poitrine sans quitter de l'autre main l'entrecuisse, et soudain sursauter, le poignet saisi puis relevé par Maria, laquelle venait de prononcer son prénom et le répéta, Bénédicte, faisant suivre que ça allait commencer, que le match allait débiter, et ce n'était pas le moment de rêver et qu'elle n'était pas seule ici sur le terrain, le plancher, ohé, le match Bénédicte, maintenant, là, on va reprendre. Le temps-mort touche à sa fin. Quelle idée aussi de l'avoir demandé cet arrêt de jeu. Déjà, Maria doutait des capacités de l'entraîneur, et sur ce coup il était au dessous de tout. Ce geste de la main à la verticale et les doigts tendus, perpendiculaire à l'autre main à plat, à l'attention de l'arbitre et qui demande de cesser la partie un moment, afin de revoir la façon de jouer, de changer de technique, donner des précisions ou montrer des choses peut-être que ses joueuses n'ont pas remarquées dans le système de jeu de l'équipe d'en face ou dans le leur. Le moment avait été très mal choisi. Aucune finesse. Mauvaise idée. Casser le jeu. Et pour dire quoi ? Maria ne s'en souvenait même pas ! C'était plutôt irritant et la tension était montée maintenant. Ah bravo ! Des erreurs pareil

ça ne se connaît pas. Et les rires, les quolibets du public ! L'étonnement des rouges et leur sourire impertinent ! L'équipe entière objet de risée ! Certes, c'est d'abord l'entraîneur dont on fit objet de plaisanterie, mais cette ironie comment ? ne s'étendrait-elle pas sur toute l'équipe quand celui qui la dirige est tenu pour cible. Comment ? le doute ne viendrait-il pas imprégner chaque joueuse et l'esprit du groupe. Comment ? éviter la dislocation de l'esprit de corps. Comment ? Maria elle-même n'en serait pas touchée. Et Maria pose les mains sur le bas de ses cuisses et regarde par terre. Elle regarde la ligne médiane. Les limites se troublent peu. Elle ne voit pas plus la ligne maintenant. Les questions arrivent, pointent. Des nœuds se font. Se serrent. La marque à terre qui limite s'élargit. Ou disparaît. Fluctue. Ondule, on ne sait pas bien ce qui se passe avec ce genre de ligne ; leur style est trop marqué. Au sein de cette ondulation -car la ligne médiane semble s'être étendue, ou réduite, à rien, peu importe, en tous cas ici elle est devenue une vaste étendue qui en un courant rapide se retire et lors il n'y a rien-, en son sein donc, dans son mouvement, apparaît comme une houle sous les pieds. Mais c'est tout le corps qui se trouve agité en sens contraires. Se peut-il ? être renvoyée d'un côté à l'autre du vide. Ballotter entre deux gouffres, s'allonger entre deux pointes ? Faire que flotte. Faire s'étendre. S'étendre. Etendre. Tendre. Tout étant sur le plancher des vaches. Que ? sont ces limites partout qui disparaissent si facilement et de façon rapide se troublent. Ces zones, ici, du plancher, agencées en dichotomie, pourtant floues, tout est devenu flou. Non pas étrange mais n'apparaissent plus de marques nettes. Tout au plus, à certains endroits -selon le point qu'éclairent les projecteurs- des touches de lumières, des petits feux et rayons dont l'intensité éclate. Extrêmement lumineux et invisibles. Le plancher frise. Ça ne s'invente pas ; on pénètre, plus tôt, dans le gymnase désert, la porte bat ; huit fois la porte vient frotter le joint noir de l'autre battant, à plusieurs reprises il y a ce léger choc qui glisse et dont les coups étouffés réduisent le temps entre chacun d'eux ; on se trouve dans cet espace de plus en plus réduit, c'est là où l'on se trouve et qui s'étend jusqu'aux deux longs joints noirs qui clôturent, sinon la fente aux légères boursoflures. Neuf, neuf fois la porte est venue, partie, repartie -selon où l'on se place-, non c'est quatre, quatre fois, cinq, non ça ne semble pas suffisant, c'est difficile de savoir, ce doit faire mille fois, cela fait longtemps c'est certain, faire, mille, et milles ;  
plaque plaque plaque plaqu plaqu plaq plaq  
plaq plac plac placplacplacplaplaplplppp p ;  
silence. Voilà, on est bien avancé maintenant. A l'intérieur. Rien. Le gymnase vide, désert. Un peu avant le match. Maria. Il y a quelque chose toutefois, le bourdonnement de l'ordinatdes projecteurs. Leur lumière s'écrase au plancher telle une masse. La surface se trouve en tout lieu éclairée de la même manière, avec une force identique que l'éclairage étale de la même

façon. Plaque. La lumière écrase le plancher, tout simplement. Déjà, les limites du terrain ne sont pas visibles d'ici. Maria s'avance. Ses chaussures de ville résonnent. S'il y a un claquement c'est que Maria vient de lâcher son sac de sport. Cela pourrait faire un bruit sourd et aigu car il est lourd et doté au dessous de quatre pointes métalliques. Alors, forcément, contre le plancher, lorsqu'un tel objet vient de haut sans retenue, cela fait un bruit, le bruit d'un sac lourd et doté au dessous de quatre pointes métalliques qui rencontrent une surface plane en bois. On n'y peut rien. Toutefois la jeune fille emporte une bouteille de parfum, ainsi après le match, puis la douche. Un bruit de verre donc. Ce pourrait résonner, en plus du son lourd et métallique, en un flacon qui éclate. Seulement le flacon est bien protégé. Elle a enroulé tout autour sa veste de survêtement. Ses chaussures de ville ont résonné. Maria s'est avancée. Oubliés les bruits ; ceux de la porte et du sac ; ceux qui n'ont pas été produits ; qui auraient pu retentir. Le plancher brille de toute sa surface. Il renvoie la lumière plutôt, attendu qu'il est entretenu et ciré régulièrement. Tout est calme. On ne voit même pas les lattes de bois si étroitement jointes. D'huile, voilà. Dans un gymnase, personne, une heure avant le match -mais c'est bien parce qu'on n'est plus très sûr de l'orthographe de demi étroitement associé à heure, sinon, aussi bien, ce pourrait être vingt-cinq minutes, ou trente-trois, des mois auparavant-, tout est calme, étale, le silence et le plancher un peu brun qui s'écrase sous la masse lumineuse. On ne voit pas les lattes de bois. Toutefois on devine les joints. Cela fait de longues lignes très fines et un peu sombres et les lattes ont des teintes différentes. On les voit donc. Surpris. Certaines passent par un brun clair, presque beige, d'autres, lorsque la lumière fut, ont pris une coloration jaune profond ou plus lumineuse, jusqu'à un ocre, ah oui ! ici celle-là semble de l'or, et plus loin un rouge transparent s'étend en une large courbe d'épingle. Il n'y a aucune ombre. La lumière projetée chauffe. Maria sent cela sur ses bras nus. De légers picotements se déplacent sur cette peau qui découvre. Telles de petites aiguilles qui sans s'interrompre changeraient de pores. La chaleur se fait lourde qui tape et peut-être que des aiguilles sortent de ses pores pour se défendre, se protéger de cette ardeur poussive. Cela chauffe. Sans ombre. En s'avancant sur le plancher vague Maria sent les picotements passer par ses pieds comme si cette impression de piqûres traversait maintenant le sol. Cela ne chauffe pas seulement sous ses pieds ; il y a de légères piqûres partout sur l'étendue lamée de bois, mica, grains de sable, on ne sait pas bien ; il y a tant de ces petites choses. Comme d'infimes explosions. Cela crépite. Peut-être de la lumière qui éclaterait à la surface de l'eau qui frise, se transformant sans cesse sous le joug des apparitions et disparitions des points lumineux. Avec des lignes parfois ; des lignes qui se courbent et changent de courbures. Sans droites, sans limites sèches. Sans même qu'on se souvienne des couleurs choisies en vue de délimiter des

zones. Celles qui délimitent sur le plancher la raquette, le terrain de jeu, la ligne médiane, les territoires, le camp des rouges, le camp des bleus. Mais à l'instant, il y a une chaleur plus forte et qui vient du corps de Maria. Un temps-mort ne suffit pas à l'évacuer toute. Si plus tôt dans le gymnase désert elle avait senti de légères et minuscules brûlures, c'est elle maintenant et ses coéquipières et les deux équipes et le public qui chauffent la grande salle. Et toute l'énergie dépensée en début de match il faut bien qu'elle aille quelque part, et c'est là, entre ces quatre murs clos par ce toit qu'elle s'entasse. Toutefois il semble que les surfaces les plus échauffées s'étendent sur la peau des joueuses. Bien que rien n'assure de cela. Comment ? cela se passe pour Suze et Louise sorties par l'entraîneur lors du temps-mort. Elles qui sont assises maintenant sur le banc de touche après avoir enfilé leur veste de survêtement. La sueur sûrement continue de couler et la chaleur s'amasser dans l'espace entre la peau et la veste de coton. De toutes façons ce n'est pas le moment de penser à ça et Maria jette la pointe de son pied sur la ligne médiane et ça crisse et c'est comme si elle voulait enlever une tache, détacher une marque et elle fait cela plusieurs fois et à l'aide de l'autre pied elle recommence. Voilà, cela va mieux. Elle donne de petits coups et il n'y a plus de crissements. La première articulation de ses phalanges frappe le plancher en évoluant d'un côté à l'autre de la plante des pieds. Sur terre. Les pieds sur terre. Le plancher. Le sol. Le concret. Maria saute sur place. Frappe dans les mains. Allez ! Clap clap ! On y va. Hop ! Hip hop ! On va leur en donner. Le ballon. Où est cette chose. Vous voyez ? cette boule et qui tourne et qui roule et qui vrille et perce et attrape-là et bloque, passe et ce truc sphérique en caoutchouc et qui rebondit et qui est absolument nécessaire, enfin qui l'est devenu là, maintenant, enfin fais circuler quoi ! dribble pas autant, n'attends pas, on y est, Bénédicte ! repiques au milieu, derrière derrière, reviens, c'est bon les filles on calme, voilà, voilà, voilà quoi ? voilà une bleue, c'est Noémie, elle intercepte le ballon que Maria voulait passer à une de ses coéquipières et Noémie fonce, court, c'est la contre-attaque et le ballon rebondit de sa main au sol et elle n'a jamais couru aussi vite et claque et résonne et on davantage entend -le ballon ripe sur le bord de la main- on entend davantage -elle rattrape le coup- le claquement de la sphère que la rumeur du public et pourtant lui, tel, icelui, vient de se détacher de la masse en criant qu'elle va y aller et qu'elle y va et Maria en furie -merde quelle connerie- qui déferle et Noémie file qui ne voit que du rouge grossir derrière elle -qui ? c'est- elle ne voit pas, le visage aussi rouge que le maillot, c'est une masse rouge qui fond sur elle et les couleurs se mêlent, c'est un amas rouge et bleu et tout le monde court, c'est une foule de violets, mauves, indigos et tout le monde remonte le terrain ou redescend le terrain ou le plancher ou la savane et des gnous déferlent dans un grand nuage de poussière et un nuage de poussière se déplace et s'approche et Noémie entrevoit des naseaux et un mufler et la

pointe des cornes et une tête et un gnou et un autre et cent gnous et mille gnous il y a deux milles gnous il y a des multitudes de gnous éjectées des yeux des gnous qui sortent de la poussière en fonçant droit devant, aveugles en chargeant aveugles et la tête se sépare et s'écarte et il en sort de partout qui s'échappent dans tous les sens et qui fusent et il n'y a plus de poussière mais seulement des gnous comme s'il en pleuvait et humides les naseaux et brun la couleur et noire la crinière qui fouette et non on ne distingue pas de couleur ce serait mentir ! c'est un plateau rectangulaire dont les quatre côtés rouges conservent en surface des multitudes de rats glissant les uns sous les rats et sous d'autres animaux encore à la peau noire et veloutée et partout des petits yeux remuent leurs pattes dans les limites de la raison qui possède quatre angles droits et ses côtés opposés égaux et parallèles deux à deux. Toutefois le public serait là, au dehors. Qui ici serait peu maniable par des lignes, et tumultueux. Et sur les bancs de touche ne se démonte et ne s'affole-t-on pas ? Ne devenons-nous pas fou de bonheur excité ou de panique ? Et la lumière n'était-elle pas très rapide ? Passons sur la rapidité des trous ; encore plus vifs. De nature. Par les trous dangereux et sans muscles pfuit, bien peu, ne manquent pas d'air ceux-l ! si en avalent même qui étouffent en très peu de tout juste pfuit en un rien de rien en rien rien

C'était pour rire. Levez les yeux. Soyez attentifs. Voyez ; le ballon tourne sur le cercle. Point n'a cessé son orbite soutenu. Pour rire. Deux arbitres suffisent pour ce genre d'information et point ne levèrent le bras ni ne sifflèrent afin que la partie reprenne. Partant, comment ? le match aurait-il recouvré ses mouvements. Impossible. Il est des règles qu'on ne transgresse pas. Lorsqu'on fait de la politique il faut qu'il y ait de la tenue. Du sifflet, de la ligne droite, de la discipline ; les mots propres de l'ordonnance. Après tout, le temps-mort est également régi. On a précisé sa durée. Et si point n'a été sifflée la reprise c'est bien que les limites n'ont pas été dépassées. Deux arbitres et une table de juges, aucun doute n'est permis, pendant la durée d'un match ; on peut un temps s'y fier. Lors, entendre ici et là râler, taper du pied, pianoter au dessus du genou, et que sans cesse se replacent les fesses sur les assises des sièges, que bruyamment se dénouent les articulations des ceintures scapulaires sous la tête de droite à gauche qui perd patience et

souffle, les commentaires mesquins de certains qui glissent en écho en certaines oreilles lesquelles s'en accommodent, le choc noir de certains regards jetés au chronomètre, et voir, sur le terrain, les regards de travers, les grimaces, l'index tendu de Maria qui pointe à petits coups son poignet en faisant de la bouche molle à l'arbitre, les épaules tombantes et les coudes en angles carrés aux hanches, et là près du banc de touche l'entraîneur qui tourne en rond, regardant à terre puis cette absence de lèvres et de paupières qu'il adresse à la table des juges, ceux-là même qui tout ensemble tendent à plat les mains vers l'arbitre en signe d'impuissance et le front plissé, tout cela donc, l'entendre et le voir, ne serait qu'hallucination attendu qu'il y a des règles et l'arbitre. Point.

Tout cela serait assez irritant d'ailleurs. Réclamer un coup de sifflet ! Alors que le pauvre homme, dès qu'il en joue pendant la partie, rencontre invariablement un regard ou une voix exprimant son désaccord quant à l'acte arrêté. En vérité, n'avons-nous pas ? entendu ici un coup de sifflet -un seul et informant du temps-mort- dont encore personne n'est remis. Aucun doute ; l'arbitre n'est pas un être humain. Impensable qu'il hésite. Qu'il soit partagé dans une décision.

Celle de siffler par exemple. Avec ce qui l'attend ! Toutes ces poutres du toit et la possibilité de corde. Et les mots qui fusent dans ces cas-là, hauts et courts. Qu'il siffle et c'est la pagaille ! Les cris ! De partout. Qu'il siffle et un non ! déjà lui transperce les tympanes, ou un seul, mais c'est désagréable ! Qu'il siffle ; un poing se montre, et

Noémie (tourne et plisse et se fait et dresse et tend ) : qu'est-ce qui se passe ?

Sophie (s'avance et joint et pose et plie et tire et glisse ) : qu'est-ce qui se passe ?

Bénédicte ( voit se libérer et répète et s' étonne blessaient et passe et et se trouve et et guident et se soulève ) : qu'est-ce qui se passe ?

Noémie (voit tomber et pendent et pend et sent . et respire et s'interroge) : qu'est-ce qui se passe ?

Maria (fonce et ) : qu'est-ce qui se passe

Rosane (fonce ) : qu'est-ce qui se passe ?

Maria (lance et ) : qu'est-ce qui se passe ?

Rosane (lance et ) : qu'est-ce qui se passe ?

Maria (amasse et tend et sent ) : qu'est-ce qui se passe ?  
 Rosane (ouvre et s'incline et amène ) : qu'est-ce qui se passe ?  
 Céline ( se fige) : qu'est-ce qui se passe ?  
 Public ( et et se lève et s'assied) : qu'est-ce qui se passe ?  
 Maria (porte et recule et s'interrompt) : qu'est-ce qui se passe ?  
 Rosane (ouvre et écarte et s'agitent et se touchent et s'éloignent et se creusent et creusent) : qu'est-ce qui se passe ?  
 Maria (baisse et porte et perçoit et passe ? enserrent) : qu'est-ce qui se passe ?  
 Rosane (serre et se plaquent et touchent et aident et porte poussent et et rencontre et prolonge ) : qu'est-ce qui se passe ?  
 Maria (marche et glisse et et se pose dresse et sent et grimace) : qu'est-ce qui se passe ?  
 Rosane (pousse et saisissent et tend et creuse ) : qu'est-ce qui se passe ?  
 Une joueuse ( écarte casse et prend et se creuse et se hausse et diminue et s'étonnent) : qu'est-ce qui se passe ?

Qu'il siffle ! et ce ne seront qu'actions de refus, belliqueuses (bien qu'en les coupant, découpant, striant comme on vient de le voir, et en nommant quelqu'un responsable de chaque coupure ainsi qu'il vient d'être fait, l'acte guerrier, ou plutôt ceux excitant à la guerre, semblent étouffés et la machine de guerre immobile, amorphe). Qu'il siffle oui ! Et ne jailliront que cris innombrables. Et faut-il ? mettre le pluriel. Car tout cela ne serait par rapport aux règles et à celui qui les représente -l'arbitre- qu'une minorité. Cri innombrable alors. Musique de guerre. Et de quoi ? serait-elle faite cette minorité. De quoi ? De tous. De tous ceux présents ici ; les deux équipes, chacun des bancs de remplaçants entraîneurs compris, de tous ces groupes,

ces un-seul, ces groupuscules, cellules, régionalistes, nationalistes, rebelles, qui forment le public pas moins qu'icelui ne les forme ou plutôt ne les multiplie. Tous. Autrement dit tout le monde, à ce moment. Le gymnase entier, le monde entier. Car ici plus rien ne compte que le match, c'est à l'instant pour tous la seule vie, leur vie en ce monde et il n'existe rien d'autre. Un nouvel Etat est né ! Tous en ce lieu -on ne pourrait les dénombrer- contre l'arbitre et les seules règles que tous connaissent (n'oublions pas cet axiome que nul n'est censé ignorer l'arbitre). Minorité donc que ces cris innombrables, multitudes de tribus, contre la majorité représentée par un seul homme. Bien seul oui, car du deuxième arbitre on ne connaît rien ; mais l'arbitre de champ suffit amplement. Bien seul oui, car n'a-t-on pas ? vu plus tôt l'un des entraîneurs s'adresser à la table des juges (ceux qui gèrent le temps et les fautes) ainsi que la réaction de ces derniers lesquels bien qu'exprimant peu leurs doutes doutaient quand même. Voilà donc cet entraîneur, dont il est possible qu'il se rebellât, accroché d'un côté à la table des juges représentant aussi les règles, renforçant ses positions, et agrippé de l'autre à la minorité, et consolidant encore. Mais l'entraîneur n'est qu'une connexion du réseau. Minorité forte et dangereuse donc. Non par son nombre élevé pourtant puisqu'on ne le connaît pas précisément, mais on ne sait définir ni son nombre ni les endroits où elle prend sa force. Ses forces. On ignore où elle s'accroche et s'articule, où elle a commencé de s'accrocher. Il est impossible d'en faire la généalogie et ainsi de remonter les racines. Comment ? détruire ce réseau. Cela grouille tel un essaim d'où encore peuvent émerger et surgir de nouveaux grouillements. Et pleuvoir nids de larves sans s'interrompre et qui s'étendent. Minorité incalculable et qui partout se répand. Chiendent, ennemi juré, se multipliant à profusion, envahissant les villes les plus établies, les espaces les plus étendus comme les joints les plus étroits, les terres les plus légères et les plus dures, les plus cultivées, croissant spontanément en Europe, au Caucase, en Orient, dans l'Inde Orientale, en Chine, en Vendée, aux Pays-bas, à Tahiti, en Amérique et au Cap de Bonne Espérance. Comment ? ainsi traversé, décider alors de siffler. Ce n'est même plus la conséquence de poutre et de corde qui ferait peur. Ce sont toutes ces forces qui traversent le gymnase, les règles du jeu et l'arbitre. Ces intenses hésitations et incontrôlables. Il faut qu'il siffle. Il va siffler. L'arbitre va siffler. Cela semble facile ; le sifflet se trouve entre ses lèvres et l'homme possède des poumons. Mais de cette chaleur et de ces hésitations émerge une autre variété de chiendent. Une sueur particulièrement abondante s'écoule de l'arbitre qui même s'il est inhumain n'en est pas moins homme. Et transpire. Et s'il décide à l'instant de souffler dans cet appareil simple voilà que ce dernier lui glisse des lèvres. Le sifflet lui échappe. Voilà qu'à son tour cet outil se dresse contre lui. Fort heureusement une cordelette passée autour du cou le retient et il peut s'en saisir à nouveau.

Les doigts fiévreux et glissants le laissent échapper. Le reprennent. Les doigts serrent, fermes et brusques, mais voilà bien une mauvaise politique qui fait que le sifflet fuit encore et durement et de manière soudaine. Tout se ligue contre lui. Qui est presque bénévole pourtant tant la compensation pécuniaire reçue lors des matches est insignifiante. Et le temps que cela représente ; matches, déplacements, stages, réunions. Et lorsque Milène l'avait quitté, sa passion pour le basket avait pesé dans la balance, sans aucun doute. Cette histoire datait certes, mais il repensait à elle ayant gardé des contacts avec Jeanne, la sœur de Milène. Et s'écrivaient et se rencontraient. Et chaque fois il ne pouvait rester insensible et demeurer juste accroché à la vue de Jeanne, aux chants qui se faisaient entendre dans son esprit lorsqu'elle apparaissait et au solfège, aux lignes, qui se faisaient quand il lui écrivait. La veille même, il n'avait pu résister à sa robe jaune, fendue devant et aux lignes saillant légèrement du tissu (côtelé ?) dans la longueur. Cela lui remettait en mémoire le goût exquis qu'elle avait à choisir son habillement. Elle lui était apparue toute rousse dans ce vêtement et ses cheveux salés, ses taches de rousseur. Avec ce sel ramené de la mer les ondulations prenaient de la matière, devenaient vibrations, sans pourtant que sa chevelure ne lui parût sèche. Jeanne n'était pas de cet avis et avait lavé ses cheveux, tiré son carré bien droit. Plus de robe jaune ni d'ondulations. Jeanne toutefois. Jeanne émergeant de la civilisation, d'une capitale urbaine. Jeanne en représentation. Il l'aimait non moins ainsi, toutefois elle lui apparaissait d'une beauté plus naturelle et il lui semblait que ses charmes agissaient tout imprégnés d'elle-même lorsqu'elle sortait de la mer, ouvrait la porte et marchait vers lui dans sa robe jaune. Tout au moins ses charmes étaient là sur le point d'agir. Et ce jaune profond, allant doucement vers un orange. Pas de citron, de brillant. Toutefois il avait douté que ce fût cela ; peut-être que les charmes de Jeanne agissaient mieux lorsqu'elle travaillait son apparence ; après tout ce n'était que ses goûts à lui, et le désir peut-être que Jeanne s'en approche. De même il l'avait faite rousse, et sa chevelure n'était sûrement pas de cette teinte. Un peu. Pas tout à fait. Une proximité de roux. La couleur rousse n'existe pas précisément, c'est toujours au voisinage qu'elle se trouve ; sans limites, c'est une couleur indéfinissable. Le tirant de roux n'est pas mesurable. Faisceau émergeant de teintes qui tire sur le jaune. Sur le rouge. Le roux se trouve entre ces deux couleurs. Dans ces eaux-là. N'importe, si hier il avait fait ce roux, et qu'il fût pérennant jusque pendant le match, ce n'était pas en vue de la rendre méconnaissable, à moins que -il regarda autour de lui, non, il ne parlait de cela à personne, il se trouvait sur la ligne médiane et chaque joueuse occupait son poste attendant qu'il siffle- non, c'était seulement le désir qui naturellement déformait ; personne n'était là à poser des questions et le forcer à mentir, à altérer la vision qui émergeait à la pensée de Jeanne. Pas de but, pas de reproduction selon une image idéale de femme, pas un

plan de féminité à plaquer sur Jeanne. Des mondes. Des mondes. Des milieux. Leurs bruits. Des bruits. Du bruit. Comme glissant sur une surface plane et remontant comme une marée. Du bruit et comme un vrombissement qui s'étale et tel un eczéma se déplace sur son corps. Voix, craquements et rumeur, mer qui vient mêler ses flots aux points lumineux et salés laissés sur les rochers. Voix plus ferme peut-être Monsieur l'Arbitre. Impatiente. Et peut-être chronomètre lumineux. Points oranges. Clignotement. Répercussions dans le sol des sauts de Noémie. Froissements de masses sur le banc de touche. Ou le ballon peut-être. Le ballon. Et le ballon. Et il tourne. Et le ballon tourne. Et l'arbitre le voit bien et même ne regarde que lui mais ne se décide pas à siffler la fin du temps-mort. Le ballon et mais c'est lui que tous attendent et tout le monde s'en tape ! Le monde entier s'acharne sur l'arbitre. Fait d'un homme en noir un bouc. Le monde entier le talonne. Il court vite. Au jugé certes, un peu à l'aveugle, mais à ses basques le mauvais œil est en visée. Insaisissable le bouc est un trou. Bouc trou. Noir. Point.

Rosane, évoquée si rapidement. Sa chevelure rousse pourtant euh, sa chevelure, chevelure, ailier, ailier dans l'équipe quoi euh, depuis... voilà ! depuis cette année, la jeune rousse, c'est en cela qu'elle était jeune. Arrivée de cette année au club. Elle amenait de la fraîcheur à l'équipe qui, il faut bien le dire, avait obtenu de très mauvais résultats la saison dernière. Et l'entraîneur avait décroché de justesse le renouvellement de son contrat. La victoire du dernier match avait pesé ainsi que le résultat du précédent, négatif mais tronqué par l'arbitre. Sans aucun doute, conservant son poste à l'arrachée, l'entraîneur avait renouvelé l'équipe, voilà, c'est ça, et avait engagé Rosane ; elle jouerait sur l'aile. D'accord ? La jeune rousse fut d'accord. Ce n'était pas sa place habituelle mais Maria se trouvait être le pilier de l'équipe, et par là le poste de pivot, qu'occupait cette dernière, se trouvait inamovible. Jouerait sur l'aile. Gauche. Puisque plus tôt une coéquipière lui avait parlé, sans se lever ni élever la voix, du banc des remplaçants pour lui donner les dernières recommandations de l'entraîneur, c'est sans doute qu'elle jouait sur l'aile gauche. C'est selon, notez bien. Selon la couleur du maillot de Rosane et dans quelle partie du terrain elle se situe. Mais à son arrivée déjà elle s'était plaint de la couleur de ce maillot. D'une harmonie douteuse avec celle du ballon, mais bon elle n'y pouvait rien ; on avait transformé beaucoup de choses dans l'équipe et dans ces cas-là tout le club s'y met, chaque équipe, chaque entraîneur s'en mêle et force trouble et désordre, Rosane s'était donc abstenue de faire scandale à propos de la teinte du maillot et avait préféré l'oublier. Ainsi comment ? à l'instant, le maillot, le maillot tourne, non, aile gauche, Rosane joue au poste d'ailier gauche et au reste s'en tire parfaitement bien (c'est la deuxième marqueuse de l'équipe après Maria). Ce sont ses percées sur l'aile gauche -oui ça me revient, extrêmement rapides-, et les

changements d'ailes sous le panneau. Jeunesse et vitalité et nouveauté voilà ce qu'il fallait à l'équipe ; bouleverser son jeu et déstabiliser celui de l'adversaire, du mouvement ! Faites circuler les filles ! Rosane se souvenait du premier entraînement et de la voix qui avait prononcé cela. Faites circuler les filles ! Et que croyait-il qu'on tentait de faire ! Il bougeait le ballon ! De mains en mains. Et vite ! Vraiment, elle avait détesté cette voix. Et toujours mains fourrées dans les poches et usant d'une en porte-voix ! Au bout de vingt minutes l'entraîneur avait fait sa première grimace ; sur une passe de Noémie le ballon avait glissé de la main de Rosane. C'est qu'elle avait Sophie dans le dos et fort pressante, ce qui réduisait l'ampleur des mouvements et bien qu'elle appuyât l'épaule sur le sein de Sophie en tendant le bras -appelant ainsi à une passe plus décalée-, ce geste ne fut pas compris et Bénédicte avait passé avec du retard, et dans l'autre main, restée en arrière en une manière d'équilibre. Sophie s'était saisie du ballon et c'est à ce moment que l'entraîneur avait grimacé. En se frappant la cuisse. Rosane l'avait bien vu. Avant même de retrouver son équilibre. Ce qui est toujours plus lent lorsqu'on vient de perdre le ballon. Et que ? pouvait Rosane à cette mauvaise passe après tout. On allait tout de même pas ! lui reprocher à elle. Elle qui détestait se figer dans des postures de jeu et qui sans cesse tentait de le déplacer, et ce même lorsqu'elle ne possédait pas le ballon ; les faux-départs, les percées engouffrant dans son sillage plusieurs joueuses adverses. Cette passe classique qu'on lui avait faite ne collait pas du tout avec sa manière de voir le jeu, de jouer. Alors quoi ? C'était l'entraînement, c'est à ce moment qu'on peut faire des essais, là que se montrent atouts et faiblesses et là que s'organisent les connexions dans l'équipe. Rosane n'était pas étonnée, si déjà l'année précédente l'entraîneur avait été allergique à ce genre de tentative, que l'équipe fût si mal classée et l'entraîneur forcé de passer par la balance avant de signer pour une nouvelle saison.

Et sa couleur de cheveux. Rosane aperçoit Sarah sur le terrain. L'entraîneur des bleus a donc décidé de la faire entrer dans le jeu. Adversaires ici, au moment du match, et très amies en dehors. Le maillot de Sarah est tout frais, d'un bleu un peu passé. Rosane approche. Elles s'embrassent, Sarah se tourne vers l'arbitre, bon, elles commencent à discuter. La jeune fille en bleu éclate de rire, ce qui semble surprendre Rosane. Et pourquoi pas ? Pourquoi ne pas échanger les maillots ? Ce rouge n'est-il pas en déplaisante harmonie avec le ballon et la couleur de ses cheveux ? Certes à l'instant on ne se rend pas compte, vu que le ballon tourne là-haut. Mais plus tôt Sarah se trouvait justement placée sur le banc de touche ; elle a sûrement vu que c'était affreux, que Rosane était affreuse en avançant avec le ballon dans les mains et le maillot rouge. Et lorsqu'elle le tenait devant elle en pivotant sur son pied d'appui. Sarah rit une nouvelle fois. Elle venait d'entendre de son amie que si elle n'avait pas tant fait d'appels de balle depuis le début de la partie, c'était dû

à cela, ce choc à la vénusté. A chaque fois qu'elle avait reçu le ballon sa première pensée avait été liée à cela. A cette dissonance de teints. Le maillot, le ballon et la couleur de ses cheveux. Insupportable d'offrir cette vue. Cela intervenait inévitablement dans son jeu, interférait, mais Sarah dit que non, jusque là Rosane avait joué correctement - « non, je t'assure tu as été très bien ». Ce n'était pas possible et Rosane ne voulut pas l'admettre. Elle soutint son point de vue malgré son amie évoquant qu'elle avait eu une meilleure vision hors des limites du plancher et qu'elle, Rosane, se trouvait trop concentrée sur elle-même, son image. Rosane insistait ; les éclats de rire de Sarah ne refusaient rien encore. Elle continuait à parler. Ne se sentait pas bien dans la partie, changer de maillot influencerait favorablement sur son jeu, n'était-ce pas le plus important ? et le bleu irait mieux à son teint ainsi qu'à la couleur de sa chevelure. Il n'y avait là que des avantages. Sarah fut attentive à ces arguments. Et convaincue à ce qu'il semble. Voilà maintenant qu'elle regarde autour d'elle en dégageant le maillot de son short ; personne ne semble faire attention à elles. Rosane l'imite en vérifiant que nul ne les voit. Il n'y a que le public dont on ne peut contrôler la direction des regards, mais pour le reste des gens présents personne ne s'occupe de leur conversation. Rosane s'impatiente vu que le maillot, elle, le porte en dehors du short. Comme à chaque match ; c'est que les plis et leurs mouvements changeants atténuent peu la discordance qui la fait tant souffrir. En finissant de dégager le vêtement Sarah précise qu'il va falloir aussi changer d'équipe, de camp. L'autre sourit, un peu troublée, bien entendu ! mais qu'est-ce que ça peut faire ? C'est le jeu qui est primordial. Elle jouera mieux sans aucun doute vêtue de ce bleu et se sentira plus à l'aise. Et cela ne profitera-t-il pas à l'équipe de Sarah ? Et à la rencontre ?

L'incontournable embellissement de la poitrine lorsqu'on lève les bras se trouve ici effacé pour cause d'armatures. Rosane approche épatée par le soutien-gorge qui s'occupe à merveille de maintenir les seins. Oui Sarah ne le porte qu'en cette occasion. Durant les matches. Elle ne le trouve pas très beau mais il s'applique à soutenir de manière très-efficace. Lorsqu'on se déplace et remue sans cesse et soudainement accélère c'est absolument nécessaire. Rosane approche encore et bouche bée, tendant un bras en vue d'empêcher Sarah de baisser les siens. Elle reste immobile, bras en l'air et le maillot, dont elle continue de faire glisser la manche du poignet levé. Maintenant le tas de tissu bleu dans une main. Le doigt de Rosane glisse sur l'armature vers l'aisselle jusqu'au centre du thorax. Elle ne peut cacher son admiration. Et le tissu paraît extrêmement solide. Mais deux cents balles juste pour le basket c'est un peu cher ; si encore on pouvait le porter en dehors de ces moments ! Mais il est vraiment trop disgracieux. Cela semble une armure et aucune autre couleur n'existe dans ce modèle. Oui, surtout quand on voit le choix dans ce magasin rue Leperdit (disparu depuis et remplacé par une

boutique de chaussures dont de nombreux modèles présentent un grand intérêt) ; c'est difficile de ressortir avec celui-là, laissant tous les autres. De plus Sarah préfère la dentelle et ce jour où elle est sortie de la boutique avec cette espèce d'enceinte pour protéger sa forteresse elle n'a pu résister ; elle en avait gardé un autre sur elle, galbant merveilleusement son avancée. Une dentelle mêlée de soie sauvage. Rosane prétendit que c'était impossible. Si Sarah, le premier soutien-gorge évoqué se vendant peu, avait obtenu de l'essayer. La vendeuse avait fait la moue, et accepté. Et encore ! peut-être n'avait-elle pas eu de moue. En tous cas la jeune fille s'était glissée derrière le rideau. Et tout allait parfaitement bien, même le soutien-gorge en dentelle subtilisé en fouinant entre les portants. Elle l'avait donc gardé sur elle et payé l'autre dont Rosane s'émerveille à l'instant. Rosane, un peu jalouse, précise ne porter que des sous-vêtements assortis, elle. Choquée cette fois, et muette ; Sarah vient de lui dévoiler être une vraie blonde, au teint de peau un peu mat et qui colle impeccablement avec la soie sauvage. Sarah confirme clairement ; elle ne porte pas de culotte. Rosane semble anéantie. Non par la pensée qu'il y a absence d'hygiène ou de morale de la part de son amie, mais ayant cru prendre le dessus en la chose vénusienne en insistant plus tôt sur le fait qu'assortir les sous-vêtements est essentiel, et de là s'était sentit plus jolie. Que Sarah, en portant moins de tissu, réussisse à éveiller ses charmes et assortir peau, pilosité et tissu, lui est insupportable. Elle qui s'attache (et pas seulement dans le dos) à donner un équilibre à sa beauté, une consonance à ses vêtements ! Cela excite sa jalousie. C'était comme si l'autre possédait une beauté en elle sans besoin de la mettre en valeur. Du point de vue de Rosanne Sarah semble même, agissant ainsi, la mettre en péril, cette beauté. Cela alors que Rosane s'acharne au contraire. Pourtant, elle n'en laisse rien paraître et fait entendre à Sarah qu'elle a bien de la chance. Que oui, ce doit être très joli, toutefois elle ferait bien de prendre garde aux microbes et ce genre de choses et de celles, les rumeurs, dont on nomme certaines filles de bas-relief qui comme elle s'abstiennent de se sous-vêtir. Sarah se pique. Elle demande à Rosane si elle désire toujours faire l'échange des maillots. Déjà elle entreprend d'enfiler à nouveau la seconde manche. Tu l'as avec toi l'autre, celui en dentelle ? demande Rosane. Dans le vestiaire ; il est dans son sac de sport. Elle lui montrera après. Elles sont d'accord. Toutes deux. Sarah était maintenant en Sarah est maintenant en rouge et Rosane en bleu. Et toute souriante et promenant ses yeux d'une épaule à l'autre en longeant du regard le tissu. Elle détache ses cheveux. La main en une caresse sur son cou se relève du côté de l'autre oreille et ramène la chevelure devant l'épaule. Elle aime cela. C'est parfait. Enfin, mieux. Elle préfère. Un roux tel le sien et ce bleu un peu passé lui plaît. Rosane saisit ses cheveux et les laisse retomber en pluie sur le tissu, écarte des mèches. Oui c'est mieux ainsi. Elle sourit et embrasse Sarah, dont la bouche prend une expression identique ; bien que les

lèvres soient plus plates car elle trouve qu'ensemble ce bleu et le roux de sa compagne sont à chier - «c'est parfait oui ». Les filles changent de camp. Un coup d'œil et voir si leur manège n'a pas été repéré. Car on aurait pu les apercevoir ; en rien elles ne s'étaient cachées. Bénédicte surtout. Bénédicte aurait pu les voir. Bénédicte les aurait vues. Elle les avait vues, cette gouine sado-masochiste et incestueuse. Sarah n'en a pas peur mais Rosane la craint. Vicieuse, c'est une sale vicieuse à son avis et Bénédicte par deux fois lui a fait des avances assez énergiques. Elle la sent capable de chantage maintenant et la mauvaise posture dans laquelle elle se trouve avec l'échange de maillot la trouble plus intensément. Pas moins que Bénédicte, qu'elle ne voit pas mais dont elle devine la présence tout à coup par le sourire dont une bouche se fend et des yeux qui se mettent à briller -pas loin, elle le sent bien. « D'un air entendu ! lui dit Sarah en approchant son oreille, vivement la douche ! » Et elle se prend d'un saut en arrière en riant, laissant là Rosane avec son appréhension. La jeune fille ne peut plus maintenant quitter l'autre du regard dont les yeux continuent de briller. S'humidifient. En plus, Rosane va jouer dans un maillot bleu et se changera dans le même vestiaire que Bénédicte, utilisera les douches des filles en bleu. Elle ne voit plus que cette eau baignant les yeux de Bénédicte, s'écoulant d'elle ne sait quelles glandes. On ne sait pas. Enfin, je ne sais pas, mais pas les lacrymales. Les glandes du désir et du vice sûrement. Et impossible de faire table rase et revenir sur l'arrangement car Sarah déjà salue les autres membres de l'équipe rouge et frappe des mains et accepte bourrades et caresses amicales en montrant son maillot. Maintenant elle s'accroupit vers le banc de touche près de l'entraîneur en vue d'informations pour la suite de la partie. Et voilà, elle frappe dans les mains en pénétrant sur le plancher. Rosane, elle, coincée, bloquée dans l'angle de la ligne médiane et la ligne de touche. Tout ça pour une histoire de tissu et de linge. D'élégance. Et ce n'est pas la première fois que Rosane se retrouve dans ce genre de plan. Elle a beau faire attention et se surveiller, chaque fois elle se fait surprendre. C'est que sans cesse ce genre d'événement se produit dans un nouveau milieu. Les personnes se trouvent différentes, leur caractère, leur profil, les lieux ne se ressemblent pas, ça peut se passer n'importe où, n'importe quand et lors d'une rencontre avec n'importe qui. Impossible de prévoir. Voilà. C'est comme ça. Rosane se trouve en déséquilibre. Tout compte fait plus mal à l'aise vêtue du maillot bleu. Avec les drôles de reflets que font la lumière et les plis du tissu. Avec le regard qu'elle a sur ce phénomène. Et les yeux de Bénédicte qui ne semble pas la quitter. Peut-être que ce sont eux qui donne cette lumière bizarre. Rosane ne peut se détacher du miroitement à leur surface. Elle se trouve prise dans un carcan. Aucun prémisses, aucune idée ni tentative ne peut naître de cette ceinture qui l'enserme. Cela fait partie d'elle-même. Aucun point de ressac qui lui donnerait une possibilité d'échapper juste avant d'être ramenée

dans ce regard. Peut-être que c'est "hypnotisée" qu'on dit. On cherche on cherche et ce n'est pas vraiment cela et c'est ainsi que sans cesse, cette eau, et qui ne s'écoule pas et qui ne jaillit pas et dont elle n'a pas l'impression qu'elle stagne à cause du chatoiement. Le pire, c'est le souvenir. Traversée déjà par ce genre de situation (celle de se trouver désirée par une personne du même sexe et dans des conditions de piège), Rosane cherche et appelle en elle les événements passés et qu'ils l'aident. N'appelle-t-on pas ? cela l'expérience. Ou l'expérience ne serait donc ? apte qu'au présent. Mais aucun rapprochement n'est possible ; cela ne lui rappelle rien. Rien. Ça lui rappelle rien. Tout est flou. Trouble. Vaporeux. Non sa mémoire mais l'instant. Vapeur. Et l'eau. Qui coule et s'élève, se dépose et. Pas dans le genre d'une tenue légère et vaporeuse. Ni ombre ou silhouette. La vapeur monte et s'élève au dessus des reins. L'eau accroche la peau ainsi que le carrelage blanc celle des fesses, du haut du dos. Son maillot bleu est enroulé sur son ventre (en réalité elle n'en porte plus). Le maillot bleu est par terre, étendu, et Rosane en use en agrippant ses pieds car le sol est couvert comme les murs de carreaux blancs qui glissent. Les mêmes que chez le boucher. Elle est forcée de plier les genoux tout en gardant le haut du dos plaqué contre les carreaux de la douche, le maillot trop court l'empêche d'écartier plus les jambes et ce qu'elle désire c'est que la langue de Bénédicte la pénètre profondément et encore plus profondément car que croyez-vous ici (à ce moment) que le désir désire à part élargir encore et creuser le vagin. Et l'eau coule de la douche et sous la vapeur qui monte bien entendu il y a sûrement quelqu'un là-dessous et qui est en train de me faire devenir trou et seulement cela. La vapeur monte jusqu'aux seins, et les doigts, et ses doigts sur mes seins, mes hanches, aines dont ils ramènent la peau vers les fesses, petites lèvres dont ils emmènent les grandes vers l'anus. Rien de vaporeux. Toucher. Tressaillements. Bénédicte décalée. Bénédicte sein écrasé contre le genou de Rosane. Voix sous la vapeur qui parle à mon pied. Son vagin l'enserme et langue toujours en moi qui serre. Donna a Donna. Bénédicte en boucle à mes pieds et qui s'agite autour des phalanges. Elles-mêmes remuent maintenant non c'est Bénédicte qui est rapide, ses fesses et son bassin, ses lèvres et sa langue comment faire à ce point de la langue avec d'autres lèvres envahissant la bouche pleine de chair et de chair et la bouche chair pleine Bénédicte la bouche dents maintenant qui tirent et que glisse et glissent et que quoi qui hun-h qui h-hun-h-halète quoi le décolleté de mes cuisses et plis des tissus peau partout et mes seins qui tendent leur sexe étirent mon corps les cheveux eau gonfle chevelure de lierre et grotte à ciel ouvert défroissée et gonfle et gonfle s'écoule eau paupière, cils et pubis où le bord se transmet d'une goutte et miroite et pourtant Rosane ne voit rien sous la vapeur à mon cou maintenant qui sort sa langue encore elle, elles, partout les langues de sa peau, les langues de ses pores et les trous de mes trous et chaleur, coule, langues, pores et

vapeur partout et en haut de la porte, des organes, des griffes et des doigts et les coups à la porte et le savon où est le savon et à mon mollet les mains sous la porte qui glissent, doigts qui s'agrippent à mes pores, et les cris et les coups de poings mon maillot trempé, son maillot trempé, le maillot bleu de Rosane trempé d'eau, mouillé de sueur, où qu'est-ce, fibres fourmillent, jambes, des fourmis dans les jambes, peu de fourmis maintenant, quelques unes encore qui fuient des plus larges ouvertures de mon corps, de son corps, Rosane,

Rosane

Rosanne

Rose

Anne

Rosa

nne, dernières

gouttes d'étages, hoquets d'eau de vestibules, ruissellements de galeries, une fourmi encore, qui échappe à l'eau, une fourmi que l'eau n'aplatira pas. Rosanne la chasse en secouant le pied. Elle est en sueur et l'eau des yeux baigne toujours le regard de Bénédicte. Elle est en bleu. Rosanne est vêtue d'un bleu un peu plus foncé. C'est que la sueur a rendu le maillot moins pelucheux et d'une teinte moins passée. Elle secoue la jambe dans toute sa longueur maintenant. Décolle le tissu plaqué à la peau de son ventre. Il vient adhérer encore ; c'est froid. Il faut qu'elle ferme les yeux. Voilà. C'est ça. Et ne plus voir Bénédicte qui fait monter la pression. Celle du match en lui-même suffit bien. Se calmer, joindre les paupières, tant que le temps-mort le permet. Détendre chaque membre. Partant des pieds remonter le corps par paliers et sentir chaque tension lâcher prise. Jusqu'aux épaules, la nuque, la fontanelle. Desserrer chaque nœud Jusqu'à la pointe de ses cheveux roux. Voilà. Comme ça.

(Et que traverser encore, quel terrain ? Peut-on encore nommer arbitre un homme qui semble ne plus avoir les pieds sur terre et le regard dans le vide, les yeux vitreux avec un sale temps là derrière, avec le vent fuit du silence, la chaleur du verre se fendille et souffle, émet des blocs de gaz, chaleur et silence tapis, meute tapie dans le désert et surgit - qui - et - et qui surgit avec ses mâchoires en masses, ses mâchoires rougissantes et d'un coup l'entre-dents soudain poilu de mordre, ou alors on coagule sur une blonde, on épaissit entre une fille blonde et une ligne de bus, un jour et une heure, entre trouble et apeurée, mieux vaut sauter ce trou noir et se remettre au match de basket ; siffler. Idée qui ne s'est montrée ni laissée approcher depuis que. C'est qu'elle avait croûté et fait naître des hésitations ; attendre? que l'égal de pus sèche et tombe, gratter? tirer, fendre et arracher la croûte. La grignoter? du bout des dents comme des ongles, des crottes de nez. Ni attendre, ni forcer la croûte, ni ni, ne ni, éliminer lentement les contraires,

hésiter, ne pas choisir, surtout pas, intensifier sans coaguler, osciller d'instinct, filer soudain -même lentement-, sèchement, refuser tout choix, accepter toute possibilité mais surtout pas, surtout ne pas se laisser prendre dans la croûte, devenir dur plus rapide, beaucoup plus souple, bien plus coulée, s'arracher de cette croûte irrespirable, oublier l'écorce bouchée, prendre sa retraite du monde ; en hésitant ainsi la meute fut plus sensible aux zones de forces, d'équilibre et d'absence, à la conception des nœuds autour du cou des dessinateurs fantaisistes, les géographes de rois se multiplièrent : de la demande sur d'autres fronts, de graves tensions à dérouter, à intensifier, une entrée en crue du désert, des conflits à surveiller aux frontières, et à l'intérieur, des soulèvements, épaissements, des resserrements et des caillots terroristes habitués aux sables et contre le vent, ça n'arrête pas. Puis il n'en resta qu'un ; et un apprenti !

Notre Apprenti Géographe : le ballon a-t-il tourné comment au milieu des conflits ?

Rosanne : Quoi ? (Rosanne entend mal ; c'est que le public remue sa nappe pleine de trous, des voix en sortent qui se répercutent sur le plancher lisse, fusent et dans les murs se propagent et vibrent, tôle ondulée avec des poutres métalliques et des boulons gris qui fixent, la masse de supporteurs et de fiancés des joueuses -il y a même le père du copain de Sarah qui a accompagné son fils au match, il n'aime pas le basket et un des trous dans la chape du public est animé par lui, assis et muet parmi la foule debout et dont la rumeur s'impatiente, trépigne et se secoue de ses bruits. Dans l'agitation personne ne finit les phrases qu'on coupe, les voix creusent et traversent la masse humaine, forent et perforent le tissu troué, une voix passe d'un trou entre les corps et tombe dans une poche souple, poreuse, étouffe. Dans l'intimité de cette poche, plus haut, le public, debout -et ses cris, qui connectent dans l'ombre et déconnectent, reprennent, voix qui glisse sous le manteau-, ferme la poche presque totalement sauf qu'au sommet l'ouverture de lumière n'est pas fixe, l'enchevêtrement des corps a des poussées et le trou de lumière se déplace en s'élargissant, et rencontre un spot, se rétracte, s'ouvre, se ferme. Une balle fuse à travers la bulle. C'est qu'il y a une arme et une zone de tension, ou des fragments, des fins de tensions plus éloignées, des attentes de démarcation quelque part dans le tissu, troué en d'autres endroits encore ; une poche ouverte avec une tribu de supporteurs bleus assis dans le fond, une faille de sièges vides taillée dans la masse humaine. Dans ce tissu de déflagrations, de mouvements, de propagations, dont le seul lien est le vent, du vent, Johnny n'a pas quitté Céline des yeux depuis qu'il l'a vue apparaître. Elle se trouve plus bas dans le public et il ne regarde qu'aux mouvements des omoplates au bord du décolleté en V, son regard va tout entier à la nuque et aux flux de vertèbres qu'il n'a cessé de longer sans toutefois parvenir à apprendre l'aval et l'amont, la rive droite et la gauche.

Notre Apprenti Géographe lui-même s'y perd. C'est qu'on l'a parachuté là au milieu alors qu'il n'avait jusqu'ici dans sa discipline traité que de problèmes internes. Il était là pour étudier à plus grande échelle et voilà qu'il tombait sur des particularités locales et peu immobiles puisque Céline n'était pas située en bas dans le public mais plus haut par rapport à Johnny et ce que voyait Johnny était les jambes de la jeune fille. On comprend que notre Apprenti s'y perde, la terre est ronde certes, mais ça sent quelque chose de lourd, ça court après mes jambes et ça surgit en même temps devant, c'est ! beaucoup trop rapides, les trous noirs surtout et, comment faire, maintenant sus tout de suite dans la poussière des chevaux et ! ce sont les écailles qui font ça glisse, avec les pieds dans l'aquarium on ne peut pas se déplacer et ça chatouille de sauter, ce n'est pas tout à fait une position, ils galopent, mais qu'est-ce qu'ils cherchent ? Dîtes ! de la montagne et la truffe si basse qui renflent, oh là ! bruit de métal et le hennissement (j'ai eu peur), dans le noir on a décidé d'y aller ensemble, après que les chevaux se seraient reposés, on avait des gants dans la lumière du feu pour dire qu'on s'associait mais attention ! pas d'entourloupe hein ! Avec ses cicatrices. Celle de ses lèvres s'est aplatie, elle aurait pu tenir un couteau de pirate ou un cheval qui hennit pour le faire taire, okay j'ai secoué la poussière du chapeau sur la cuisse et rit mais la poussière des chevaux nous avait fait des masques, c'est comment déjà ? Johnny, aha ah je connaissais que ton surnom tiens attrape ! bu comme ça ah non ! depuis belle lurette alors essaie pas de me souler je tiens le choc tu sais, c'est comme cette histoire avec le dernier homme que j'ai abattu, sans qu'il ressemblât un seul instant à mon père. Goûte ce whisky plutôt ! Johnny lui rappela qu'il venait juste de le goûter mais pourquoi pas une autre rasade, allez tiens ! mais les p'tits malins dans ton genre ont le don de m'énerver devant le feu sous la gorge et par le colback pendant au moins deux minutes. Ils se lâchent, dehors devant les flammes, ou derrière les flammes mais dehors et ils donnent du mou, de la pâte tremblante ? fit Christopher qui dit ce n'est pas mon nom c'est dans un poème de aha ah fit Johnny, encore une de tes histoires) et l'un d'eux tua l'autre et en partant seul. Maintenant qu'ils sont partis il est seul avec une grande ouverture qui le couvre.

Les roulements de sabots n'ont plus battu le sol. Ils fumaient de moins en moins sur leur cheval. Peut-être furent-ils encore moins visibles. Mo invisible. moinsvisibles. Puis ils ont disparu derrière la ligne massive du canyon.)

Dans quel monde. Et il tourne, et comme une orange, et c'est une révolution, et elle vibre, et elle résonne, et elle tremble, et l'arbitre commence à l'entendre, c'est la surprise, lui qui s'attendait à la voir venir du public, des joueuses, des entraîneurs, de l'énorme minorité, tout s'est éteint en silence, et il vibre, et le métal tremble, et le cercle frissonne, et le ballon, et il tourne, le roulement gronde se déplace, la tribu de bruits se meut en cercle, elle danse autour et au milieu du vide, entre hors et dans le cercle de métal, et la tribu

bruit, tourne en rond en récitant tout bas des mantras et la nouvelle se répand, quelque chose va arriver, la nouvelle se propage dans les poteaux métalliques qui soutiennent le panneau, fixés au sol, les cylindres sont fixés au sol par de puissantes vis d'airain qui transmettent maintenant les vibrations au plancher, l'arbitre s'en aperçoit maintenant mais cela agissait déjà alors qu'il était perdu dans les reliefs de ses pensées, dans la peur de la rébellion qui couvait, pressante, à l'intérieur du gymnase et obsédé par l'endroit précis, à chaque instant, où le ballon bruissait sur le cercle, tout cela avait couvert le grondement des vibrations dans le plancher, sûrement, ce n'est pas certain, on peut le penser, cela agissait de manière souterraine en lui, mais peut-être quelqu'un dans la salle de sport sentait-il déjà le bourdonnement, et maintenant, et le maintenant sur le plateau de jeu, le maintenant sous le plancher traversé par les galeries résonnent, tremblent, le maintenant qui parcourt le plateau et les murs de tôles, le silence maintenant qui occupe plus fort qu'après le ferme vantail d'une porte, il vibre plus intensément, et celui de ses pieds -le plateau, le silence, le maintenant de ses pieds-, leur plante en contact, comment ne contaminerait-elle pas les jambes et tout le corps, comment la tribu de vibrations ne circulerait-elle pas en tous membres, en toute sa chair, l'arbitre se sent devenir petit, de plus en plus petit, le danger est de disparaître dans le plancher, de se perdre parmi le peuple bruyant qui s'y déplace et traverse son corps, entre les lattes de bois jusqu'à devenir latte, plancher, vibration, autre, et ne plus se trouver uniquement là sur un terrain de basket, c'est un monde trop inconnu pour quelqu'un qui aime l'ordre et a l'habitude de le faire régner, et même en demeurant plat et lisse, ici, plancher brillant hormis quelques traces de chutes en sueur et de dérapages caoutchouteux et noirs, le jeu reprendrait sans qu'il ait son mot à dire et toute l'étendue de son nouveau corps serait piétinée foulée, envahie de multiples mouvements et d'incessants déplacements, et le ballon s'abattrait mille fois en claquant vite et épousant à chaque instant le plat avant de retrouver en rebondissant sa forme ronde, nouveaux claquements, puis les pieds qui courent juste derrière, les pieds qui poursuivent, d'autres pieds, peu importe, tous prennent appui sur son corps lisse et cherchent en lui les forces et que s'élançe le corps en avant ; à cette vision -mais quelle vision ? puisqu'il devient plat et lisse-, à ce devenir plancher l'arbitre prend peur et perçoit, qui passe en lui, plus intensément la nappe de vibrations, son monde intérieur n'est plus que tensions, tout son organisme se tend, les connexions entre les organes se raidissent, la pression jusqu'alors sur les épaules gagne et altère tous les systèmes de circulation interne, au point qu'il se demande si ce changement en un plot électrique, en une bobine serrée, en un rouge contracté de moteur tendu, n'est pas plus néfaste que le plat et lisse dont son corps s'occupait à étendre la forme et nourrir la matière, si, par la peur et comme en réaction, lâcher une obsession

et en saisir une autre est une bonne idée d'organisation, il n'est plus temps maintenant de se poser des questions, il se trouve isolé et le courant passe déjà, il n'y peut rien, il est le seul rupteur -et assermenté par la fédération- à pouvoir agir sur la continuité du match et voilà qu'il est possédé par l'électricité, les tensions et vibrations, et ce peuple ondule avec sauvagerie jusqu'à la surface de son corps qui transmet les tremblements à la cordelette, au métal du sifflet et à la boule vivant enfermée à l'intérieur ; les courtes secousses font qu'elle tressaille, la boule frémit et roule peu, elle cogne les parois de son petit monde étamé, et la boule, et elle tourne, et elle reprend vie mais cet éveil est sans souffle et ne heurte que par courts rebondissements et faibles son carcan métallique, il suffit pourtant (et qu'elle crie sa joie) que l'arbitre amène l'embout à la bouche, rassemble ses multiples tensions et enfonce son souffle dans l'outil en une seule force, mais l'homme n'y pense pas ou a oublié sa fonction ou perdu toute compassion pour la petite boule qu'il chérit d'ordinaire lorsqu'elle rebondit en tournant dans son armure brillante et symbole d'ordre ; plutôt que vie la boule se montre en court-circuit bénin, en flamme qui vacille, prête à mourir étouffée et cela est assez surprenant dans un monde où l'air passe et où la solidité est de rigueur, outil simple et fait de peu de formes qui, à foison, feraient s'affoler les angles, et dont l'unique fonction est de faire passer (et un souffle de surcroît ! et cela en vue d'éclaircir les choses à l'occasion d'un combat) ; lors comment étouffer dans ce milieu ? Désir d'arbitre projeté sur la boule, voilà, comme pour se débarrasser de toutes les pressions et tensions qui le transpercent, toutes les attentes qui se sont accumulées en lui, il n'en veut plus ! au lieu de les voir en face, au lieu de voir toutes les petites boules qui tournent dans ses yeux en criant debout ! et qui se multiplient et rebondissent dans tout le gymnase, sûrement qu'il se rendra compte de quelque chose mais ce sera trop tard, chaque boule aura bouché chaque pore, et il ne sentira plus rien, ne sera plus en contact avec rien, perdu, lisse et plat peut-être.

Et le ballon ? Et il tourne, répond Nag, et à ce bruit une femme placée un rang plus bas dans la tribune se tourne et fait comprendre sans parler et avec le solde des outils du visage que ce genre d'évidence, Nag pourrait se la garder, au risque d'énervé un peu plus son voisinage. La femme fait à nouveau face au terrain. Ses longs cheveux, sa chevelure si/le problème c'est qu'il tourne seul, reprend le voisin de Nag, Nag dit quoi ? en sortant des cheveux/turne tout seul, ce n'est malheureusement pas les joueuses qui font que le ballon tourne entre elles, qu'il circule, de mains en mains et utilisant pour cela la totalité du plancher, reprend le voisin/et également l'espace qui le surplombe, qui se superpose à lui/peut-on vraiment les séparer, dit l'autre, séparer le plancher, où seul le plat des pieds se déplace, de cet espace où le reste du corps des joueuses évolue/c'est à Nag d'y aller : mais en disant cela vous-même séparez la plante des pieds du reste du corps/seriez pas du genre

qui cherche la p'tite bête vous, coupe le voisin/non, mais, dit N/facile pour vous qui arrivez en retard et sans vous présenter d'aller compliquer les choses , mais vous seriez arrivé au début vous agiriez d'une autre manière j'aime autant vous le dire/je ne pense pas avoir loupé grand-chose, dit Nag, et arriver pendant un temps-mort me permet de m'installer et prendre la température des espaces justement, donc peut-on lier ou séparer ces espaces, j'entends le plancher et celui qui s'étend de ce lieu jusqu'à la hauteur maximale que peut atteindre l'extrémité des doigts des filles, ainsi que, sur les côtés du terrain, ce même espace débordant les limites et dont on peut, si l'on demeure sans contact avec le sol, ramener un ballon au delà des lignes vers l'intérieur du terrain sans qu'un coup de sifflet ne se fasse entendre/ah ! parlons-en du sifflet, et à ce bruit une femme placée un rang plus bas dans la tribune se tourne et fait comprendre sans parler et avec le solde des outils du visage que ce genre d'évidence/je sais, lui hurle le voisin au risque d'énervé l'entourage, n'en parlons pas. Aussitôt Nag : certes, d'où nous sommes situés, nous sommes coupés du plancher par les lignes rouges qui le délimitent, qui l'isolent, mais de l'autre espace, où le ballon circule -d'ordinaire- sans toucher terre, il nous est difficile de penser que nous en sommes nettement séparés/peut-être est-ce à cause de cette limite floue dont vous parliez plus tôt, lance le voisin/oui, la zone mal délimitée de laquelle on peut sans toucher le sol ramener un ballon que l'on sentait perdu et qui allait faire la partie s'interrompre, par là nous pouvons dire être liés à cet espace tandis que les lignes sèches du plancher nous coupent/si vous dites, poursuit le voisin, qu'on est lié à ce milieu, vous en créez un autre alors, et différent de celui où nous nous trouvons assis/ce n'est pas vraiment un lien mais encore une zone et qui fluctue, précise Nag/alors nous avons, en ne considérant que ceux dont on parle, trois espaces, plus le plancher, quatre, et vous qui trouviez que je séparais au début de notre entretien ! quand je disais que vous étiez du genre qui cherche la p'tite bête je n'avais pas/tort, vous avez tort, je ne pense pas les séparer mais les mettre en rapport voyez-vous, certes il y a plusieurs milieux mais qui s'étendent dans le même espace, leurs étendues se transforment au présent, lorsque le jeu se déroule, et ce changement est en rapport avec la zone mal définie, le devenir de ce territoire sans vraies frontières/et qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre des milieux, je vois, et que pensez-vous des lignes et différentes zones tracées à l'intérieur du terrain, interroge le voisin/c'est un problème d'homme en noir, pas le mien, je ne m'occupe que des champs flous, il est possible de les agencer et encore et encore et de voir quels rapports ils peuvent entretenir, et de cette façon, en ne regardant qu'à ces espaces-là et à leurs mouvements, il semble qu'on déstabilise ceux tracés dans les règles et fixes, tout au moins le plus net, figuré par ce grand rectangle rouge et qu'on nomme plancher/vous seriez donc ici présent, soudainement à l'occasion de ce match, pour couper les poils

d'acariens en quatre/rassurez-vous, coupe Nag, ils en ont peu/ils sont nombreux/un poil suffit/à vos souhaits/merci/afin de ne pas tourmenter la voisine du dessous, permettez que je vous parle à l'oreille. Nag approche son creux/et le ballon, dit l'autre/et il tourne, il glisse discrètement, car de la voisine plus bas les cheveux ont bougé du côté d'une tempe un peu comme la surface d'un champ à la manière d'une taupe/je m'inquiète pour le plancher, reprend le voisin/ne vous alarmez pas, nous sommes tous dans le même bateau et la taupe n'est pas un rongeur, dit Nag/à moins qu'elle possède une personnalité proche de la votre, mais je me soucie du plancher parce que je le sens abandonné par le ballon, là haut, et qui tourne, et sans se soucier des pieds sur terre/un peu à l'image de chacun ici bas, répond Nag/vous voulez dire là-bas/sur le terrain oui, regardez les filles, et l'arbitre, tous semblent préoccupés, occupés par leurs pensées, tous se figent dans un sérieux à faire peur, ou rire, et que croyez-vous ? qu'il en est du ballon pour ces gens perdus dans leurs pensées, ou peut-être n'y en a-t-il qu'une et qu'elle tourne/je vois, répond le voisin, à quoi vous voulez faire illusion/a ha ha ha ha, rit Nag, c'est comme si dans chaque tête tournait un ballon, quelque chose qui fait cercle et perché dans leur crâne, et ça tourne telle une obsession, et en ce lieu point n'est besoin de forme ronde, l'obsession est un mouvement, une trajectoire, peu importe l'objet, ils se trouvent dans un cercle fou qui se fait en compagnie de l'objet, qui peut se trouver au centre, comme dans l'œil de leur tourment, cela au début, puis ils s'emplissent de cet objet, le devienne, prennent sa forme, au point qu'au stade suivant ils l'oublient, et oublient même qu'ils tournent. Possible aussi de projeter une image déformée de l'objet désiré au commencement, il n'a plus forme identique, l'avance est plus lente car il faut trouver de bonnes torsions, des transformations qui empêchent de remonter à l'objet et qui forcent ainsi à rester sur le terrain susceptible d'accueillir la trajectoire de l'obsession, et lorsque l'objet acquiert une forme solide, autonome, cette déformation -qui n'est plus vue comme telle mais plutôt comme la formation d'autre chose- occupe tout l'esprit, et croyant être libéré de l'objet premier on croit agir en toute conscience. Mais on est arrivé au même point : l'objet d'obsession est oublié, de même que la folle trajectoire en laquelle on tournoie/qu'est-ce qu'il faut faire, demande le voisin. Quelque chose fait Nag dans le gymnase. Et tout le monde se retourne à ce drôle de bruit. Nag, ça doit venir d'une gorge pensent certains, et d'autres du plus profond d'une trachée et qui résonne au palais. Le corps laisse échapper toutes sortes de bruits et dans le silence du gymnase, où seul le ballon vrombit mais peu lorsqu'on n'entend pas que lui, l'ouïe se fait très sensible, toutefois il ne faut pas qu'elle le devienne trop au risque de créer un vrombissement supplémentaire qui se superposant à celui du ballon en chaque oreille de la foule deviendrait vite insupportable. Les bourdonnements au sein de ces galeries, les essaims qui

s'y terrent, les nids enfouis et vibrant, en soi, ce n'est pas rassurant. Leur multiplication est rapide. Les nœuds naissent aussitôt les cordes. Les lents et fins bouquets métalliques et tordus aussitôt les câbles. Et qui s'offrent à la chute. Aussi, avec cette crainte, le calme revient vite, et le ballon, et il tourne, et ça ne va pas tarder, on va commencer, dans peu de temps c'est sûr, on va bien arriver du temps-mort à retrouver son tulku, sa réincarnation, l'action va reprendre, là, maintenant, sur le terrain pour le salut de tous allez, on sent l'impatience dans les jambes, la boule tourne en rond dans le sifflet sans bruit, le chronomètre clignote, Johnny regagne sa place et Céline enfile un gilet car de son décolleté dans le dos se déroule un frisson -Johnny d'ailleurs, en est affecté, qui lui a joué de la flûte et n'a rien éveillé chez la jeune personne, pas une ondulation, rien-, assis et sans décoller les phalanges des pieds on secoue les jambes de froid et sur le plancher des muscles on s'occupe à réchauffer les fibres, voilà du bruit qui arrive, enfin des mains claquent, c'est l'entraîneur, allez les filles en laissant tomber son ardoise, Sarah, maintenant remplaçante rouge, s'incline pour rétablir la chute et le banc racle le plancher, on bouge, froisse et remue, enfin des bruits extérieurs aux corps qui mugissaient dedans en grattant la terre, fouir s'oublie dans la lumière, elle réverbère sur le bois ciré, donne des éclats aux lignes si ternes, les couleurs pointent, du rouge, du bleu, bien sûr, mais dans le public tous ne sont pas vêtus de manière à montrer quelle équipe ils supportent, des jaunes, des verts passés, des violets -ou indigo, mauve-, des roses éclatent et pas de celles qui sèchent à l'envers dans le noir, faiblement -mais on l'entend- de la musique à la table des juges, l'un d'eux a volé le stylo de son voisin et fait de son cahier de notes une batterie (l'autre juge a bien grogné contre ce vol, mais au point où se trouve le temps-mort il ne va pas nous faire un plat pour le vol d'un outil de l'institution, et surtout, il avait envie de faire de la musique, maintenant, et d'ailleurs d'où l'autre tenait-il que ce stylo lui appartenait ? Le volé rétorqua que ce stylo lui était comme un bâton de policier, qu'il n'aimait pas qu'on décale sa fonction d'ordre, peu importante mais nécessaire dans ce système. Ce qui n'arrêta pas son collègue, qui ajouta que s'il voulait faire un scandale pour ce vol il n'avait pas à se gêner, mais que lui avait le désir de battre, et maintenant, et sûrement pas en suivant lignes et rythmes connus et donc que le scandale déjà agissait. L'autre se tut, ou se pend), la frange du public proche de la table semble attirée par la mélodie, enchantée, est-ce une hallucination auditive ou des doigts claquent ? on sent qu'il suffirait de peu, que l'entraîneur rappelle les filles à l'ordre avec les mains ou que l'une d'elle sur le terrain cherche à motiver soudain ses coéquipières en frappant les paumes, qu'on entende un de ces claquements et la frange au rythme du juge commencerait à battre des mains, ce qui surprendrait au point d'être incapable de nommer cela une communion et plutôt des noces, la frange et les juges semble une union contre nature n'est-

ce pas dit Nag à son voisin/on s'est déjà rencontré, dit l'autre/ça dépend,  
vous êtes mon voisin de gauche ou de droite ?/de gauche/alors c'est vous !  
ça me fait plaisir de vous revoir on est tellement seul ici, chacun de nous, si

solitaire, et ça donne un bordel bien plus intense que si  
chacun ici discutait avec son voisin/mais seul, on est triste et  
désespéré, c'est un véritable désert, dit le voisin/ n'êtes-vous  
pas venu avec vos animaux ! c'est étonnant, regardez le juge, il  
n'est pas venu seul et ce n'est pas à notre intention qu'il joue  
de la musique, il avait envie d'en faire et c'est tout, peut-être  
bien que ses animaux aiment la musique, ou qu'ils en font et  
qu'il les accompagne, dit Nag/je ne vois rien, fait l'autre/mais  
n'entendez-vous pas, regardez votre jambe remue en rythme,  
est-ce une patte d'un de vos crapauds qui bat la mesure,  
l'ongle d'un des chevaux qui avec vous frappe le  
sol/décidément quand vous ne cherchez pas la p'tite bête,  
vous arrivez avec vos

gros sabots/poux dans la tête,  
coques dans la vase,  
tiques à l'encolure,  
bouton, mère-grand, boîte à boutons,  
champignons dans l'humus et sous le boudoir,  
grognements d'poème, grains  
dans les selles et dans l'urine sang, sang dans l'urine  
d'une croûte au bord, ergot, serre  
on arrive sur zone, larve à la grouille  
rat dans les nappes de rats dessous  
où est ma taupe, là voilà fouir, fouir dans l'ô  
fuir dans l'onde où est mon ô,  
ô tunique et ô mes écailles, où ? la voilà ! ma bouche  
scatophage, la voilà qui  
voyage sans but, c'est son nom  
propre à rien à bouffer c'est la merde et la famille n'est toi  
prudence à la vitre ô muse opaque ma  
dînette, un petit tard vite, un petit bougé,  
disette, courte langue et sans nappe,  
c'est pas ça, c'est passé

(à ce moment  
Johnny sort le  
petit carnet de  
sa poche, voilà  
voilà, il note s  
sur le carnet t  
tout en long le  
les grogneme  
grognements gr  
que fait Nag a  
avec sa boue  
sa bouche, ma  
mal écrit, vite  
fait, c'est vite  
fait ce qui se f  
fait entre eux,  
l'un dit vite et  
l'autre fait vite  
ils ne se conn  
naissaient pas)

Ils se regardent alors, enclins au sourire dans l'œil, c'est pour rire, ça va pourrir, ce n'est pas tout le temps. Ça retape un p'tit poème à l'occasion d'un temps-mort.

C'est exactement le ballon sur la courte gorge du panneau, il tourne on avance je suis, ça prend une tournure, ça n'a rien à voir, et entre le reste quel reste on ne va pas faire une liste c'est déjà fait, voilà, c'est rangé, meuble d'angle, c'est commode, on assiste à un match le regard en coin, l'œil transverse, on change de coulisse, un renversé le sens de la marche, le sol de la glisse, rangé c'est encore rangé et insoumis, c'est un réduit parfaitement meuble, d'angle et bancal c'est difficile à tenir une rencontre, ce ne pas être de la durée boiter, marcher a lieu nécessairement alors que la durée est un luxe, le ballon n'a rien à voir avec la santé, il se trouve qu'il s'arrête, ça se fait, se peut, selon comment tourner s'existe, tout seul c'est le bât, il va rompre, va cesser il va se faire immobiliser (quelqu'un lui crie « va te faire immobiliser »), dernier mouvement, il faut lui donner une tombée, à force le temps-mot, à force le temps-mouve, à forcer le temps-ment, une tombée un style de salut, une verticalité -définitive-, dehors s'étend sur les côtés, dedans au centre peu étendu du cercle. Conjuguer le ballon au temps-mort suffit.

Une tombée, une livrée, un corps,  
même un vague à peine en mouvement,  
ce serait encore du temps-mort mais pas du tout, en fait,  
avec l'expérience, un vertige de juste avant,  
une colonie de para-énorme  
sans que but au passé simple  
meute en fût à la mare  
(point d'eau).

Juste avant boire -donc- la cible en colonne  
compiller en tout-juste noces  
avec ces pénennemis de noms  
transgresser leurs donc hors et former  
des capitules serrés des blocs,  
en avant de peu au dessous  
le pan entier d'un strato-petit trou lascif  
(nom uni).

Dans un détourné de soi ses propres,  
ses propres collant à peine,  
nom-uni tient peu

de front, au chiendent.  
Se parer de faux  
(radical et dépourvu de nœuds)  
et d'articulés flasques  
et de réduits monospermes  
certes gagne en lustre  
mais perd en soleil  
ce que ne pas poussée des traçantes  
les lentes au sol, les étalées entre sans magie,  
dynamos de juste-avant contre  
et qu'avec joie ne pas lisse au doute.

(le ballon-félicé  
le ballon-héron  
le ballon-autour  
le ballon-perche  
le ballon-paon  
le ballon-fouine  
le ballon-élan  
le ballon-marmotte  
le ballon-clovisse  
le ballon-plie  
le ballon-seiche  
le ballon-coffre  
le ballon-tique  
le ballon-pilote  
le ballon-torpille  
le ballon-effraie  
boxer le ballon  
vison le ballon  
geai le ballon  
gardon le ballon  
le ballon-rate  
le ballon-ému émou  
le ballon-souris  
dragon le ballon  
bison le ballon  
grillon le ballon  
hérisson le ballon  
le ballon-pic  
le ballon-braque  
le ballon-hibou  
le ballon-râle  
le ballon-taure  
le ballon-luth  
le ballon-porte-épée  
le ballon-étrille  
les ballons-mantes  
le ballon-naja  
le ballon-éponge  
le ballon-tombe  
le ballon-araignée, vive le ballon).